





Un vent d'ailleurs

Du même auteur aux Editions de l'Escarboucle:

*Caravane Humaine*

*Vadrouille, pensées et lendemains*

*Quentin la Broussaille*

*Alcool, entre illusion et réalité*

*Trait de plume*

*Lettre à un Ami analphabète*

*Des mots et des hommes*

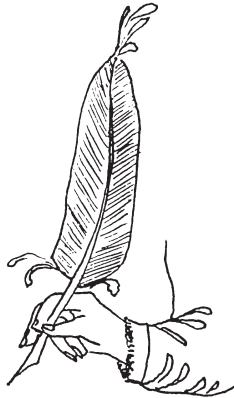
*La Planète Bleue*

*L'odyssée cosmique des fous*

Ces ouvrages sont présentés au: [www.escarboucle.ch](http://www.escarboucle.ch)

Bocampe

# Un vent d'ailleurs



LES EDITIONS DE L'ESCARBOUCLE



Dépôt légal en Suisse.  
Numéro ISBN: 2-9700540-2-7

Toute reproduction totale ou partielle d'un extrait quelconque de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment à des fins autres que l'usage personnel est totalement illicite.

LES ÉDITIONS DE L'ESCARBOUCLE  
Case postale 894 BP  
1401 YVERDON-LES-BAINS – SUISSE  
[www.escarboucle.ch](http://www.escarboucle.ch)

La pierre à laquelle les anciens ont donné le nom de carbunculus, que nous avons traduit par le mot escarboucle (note de Fourens: rubis pour les uns et grenat pour les autres) est vraisemblablement un grenat d'un beau rouge et d'une belle transparence.

«*Buffon, Histoire  
des minéraux*»



*Mensonge blanc,*  
*trd. Vaillant, op. cit.*

*Tous les anges sont blancs*  
*Tous les anges sont bons*  
*Moi, je suis noir,*  
*Aussi noir que le péché*  
*Trempé dans le cirage.*

*Seigneur!*  
*C'est un blanchissage de cerveau*  
*Qu'ils m'ont fait.*

*Stanley Motjuwadi*  
*Afrique du Sud*



## *Préface*

**A**n jour de printemps, à la sortie d'un séminaire sur la connaissance qu'il présidait, un ami de longue date vint me trouver dans ma demeure et me confia: j'estime désormais pouvoir atteindre à la «conscience cosmique» dans ce monde de l'indéterminé, sans aucun système fondamentalement aliénant. Je pense très cher, que je n'ai plus à lutter incessamment avec le mystère car mon âme s'est lavée de toutes ses peurs.

— Qu'en penses-tu Rosmon? me questionna-t-il.

Et moi de lui répondre d'un coup de chasse éclair, avec un vent irascible des mots, haussant les épaules:

— Holà! Mon pauvre, ton affaire est claire. D'ailleurs, cela faisait longtemps que je voulais t'en parler. Cette démarche soulève que ton cœur est encore blessé. Je ne peux me défendre de rire, ce que tu veux: t'absorber dans la contemplation de ton auguste visage et rendre tes désirs contents! Enchanté de toi-même, ton petit «moi» projeté au loin dans des souliers élargis. Tu veux donc embaluchonner ton esprit dans une aventure

inéluable! L'exemple de Narcisse n'a donc pas porté ses fruits! Bougre de bourricot! Tout cela n'est que de la fumée qui s'effile au vent, les effondrilles d'un bouillon. A mon grand effroi, je me dois de te dire crûment et avec éloquence: *è finita la comédia*. Ma réponse ne sera pas évasive ni lanturlue, crois-moi. Ce qui touche ta prétention actuellement est une récolte sans labour, bien trop agitée avant l'usage. Quelle idée bossue! Pourquoi veux-tu arracher ta présence de la Terre? Elle est ton bâton, non un opium pour endormir tes inquiétudes. Ton avidité pour la vie va t'étouffer dans un fatras spirituel! Ce serait la trombe de l'inintelligence. Tout intérêt de la vie ne se trouve-t-il pas dans son mystère? Ta conscience n'est pas à négocier, elle est chaque fois plus ajustée aux limites que tu rencontres. Tu penses comme un pouls blessé, nostalgique de sa terre natale, avec ses rires et ses larmes. Ton initiative ressemble à une anesthésie dorée de l'intellect qui illusionne sa propre histoire dont le chemin a pris naissance avec celui des autres. Ne te perds-tu pas dans le palimpseste de ta mémoire? Au lieu d'enterrer les mystères au fond de toi pour qu'ils germent, tu veux te transformer en label de chercheur en magma. Dès lors dans le jeu de la marelle de la connaissance, tu figes davantage les archétypes de l'intellect. Vois-tu cher ami! Depuis des millénaires, les hommes s'efforcent de sentir leurs pieds adhérer à la terre qu'ils foulent. Hélas! L'individualisme se raconte encore des histoires inscrites à l'avance par l'incompréhension de sa propre existence. «L'identification», voilà le grand naufrage de l'aventure humaine, une évidence qui s'étend à l'humanité. On ne peut pas s'individualiser à l'écart des autres, préférer son propre salut en

ignorant les participants comme une série de faits unidimensionnels. Personne ne naît tout seul de sa propre graine, avec cette particularité individuelle, ce germe qui au sens propre le plus haut, est toujours prêt à atteindre les en deçà et les après.

Tout autour de nous, l'individuel et le collectif sont messagers de ce principe. Il faut vraiment être un intellectuel pour ne pas le saisir. Quelle est cette connaissance que tu enseignes très cher? Aurais-tu oublié que bien des messieurs propres dans la pétaudière spirituelle, habitués à se considérer comme très sérieux, intègres, légitimes, sensés, s'enferment dans ce dilemme converti en diph-tongue? Comment être obsédé par le germe, être obnubilé par le contenu de cette graine et oublier qu'elle-même a été pensée en nous? Ce serait la fin de toute littérature. Un giratoire de la pensée qui danse sans sortie. Hélas! Nos sociétés qui ne font que déchoir, illustrent merveilleusement ce phénomène de la raison froide. C'est le propre de l'intellectualisme, des pensées qui ne pensent plus. Une forme «d'aliénation du moi au verbe», une joie qui retient ses larmes captives et qui ne les laisse plus couler librement. A force d'avoir ce fusil cérébral chargé de grenaille intellectuelle, tu as fini contre son gré par appuyer sur la détente et par te tirer sur les pieds. Alors que la faute est encore remise, attribuée à l'armurier! Vois-tu mon ami, tous tes séminaires de révisions ésotériques et exotériques, toutes ces conférences auxquelles tu participes en tant que conférencier me font penser à une cour de perroquets qui organisent des tournois avec l'inconnu. La majeure partie de ces mouvements dits «spirituels» sont invités d'honneur, assis sur des bancs tapissés de fientes.

Les génies de l'intellect au premier rang, cloués au ban de l'encéphale. Ils évaluent l'au-delà sous toutes ses coutures en s'ouvrant comme des livres et se refermant avec eux, cousus dans la reliure. Or, le premier de ces messieurs propres dont la boîte crânienne explose, gagne un prix: la fuite, s'abstraire du caractère sacré de la rencontre, des rapports humains pétris de pâte journalière. Ces braconniers du monde spirituel se persuadent qu'ils ne sont plus contraints de répondre au quotidien. Autoproclamés empereurs des poulaillers avec, comme axe de référence, coqueriquer nuit et jour de l'irréalité. L'individualisme compressé est alors scellé à la communauté humaine, comme du gui sur des branches de peuplier, et ses actes, tels des éclairs, foulent une mémoire où, sur ses pas, naissent des pensées entre deux obscurités. J'ajouterai encore cher ami, qu'avant de prétendre à un élan cosmique dans un petit écran de toi-même, les vieux du rez-de-chaussée qui habitent dans ton lotissement font appel à ta conscience terrestre. Vu que tu aimes tant le ciel, sache qu'une individualité qui s'autonomise au détriment des autres hommes se met en orbite sur elle-même et, comme une super nova, elle finit comme tu le sais. Aucun subsidiaire spirituel introduit dans ton rectum ne t'aidera à atteindre cette «conscience cosmique». Il est vain de déguiser la vie avec tant de masques mentaux. Toutes ces théories de marchandage fondées sur la liberté d'autrui circulent librement dans une cage. Tu m'as demandé ce que j'en pensais, alors j'ai essayé de te donner une réponse vivante, des propos incendiaires! Peut-être, certes! Néanmoins, je suis convaincu que seule la conscience, cette ardeur à grande échelle, pourra te réconcilier avec toi-même et le

maintenant. Tout ton reste est une lutte sans trêve, une macédoine intellectuelle qui ébranle, divise, détraque le système nerveux, une prédisposition aux maux de notre siècle.

Malgré les préventions de Rosmon, juché sur sa démarche initiale, furieux, semblable à un dragon en proie à son feu, le chercheur d'absolu disparut comme si un vent du sud-est l'avait emporté dans un coinstot de l'univers.

Depuis, je ne l'ai jamais revu, cet ami de toujours...

Pourtant il est bien quelque part aujourd'hui.

Où?

A suivre





## *Le Sablier du Temps*



et homme qui prétendait s'être lavé de toutes peurs s'appelle Dukass, et sa quête, son ascension vers «la conscience cosmique» assumée par sa liberté, se prit de vertige, l'équilibre en valse. Vaincu sous un regard médusé face à sa chute, son envol le charria loin de son élan ini-

tial, très loin dans le temps.

Sa tentative d'approche sur l'absolu avait échoué. Comme un coup de grâce qui avait sonné son heure, Dukass se retrouva dans une région infinie, méconnue, marquée par l'absence de végétation. Précisément dans l'atmosphère de Vénus, dans cette couche de nuages qui l'enveloppe en permanence et qui forme des structures complexes, semblables à des striures macroscopiques.

Or, parler dans le cosmos, qui pouvait l'écouter désormais?

Emporté par une nouvelle expérience entre le rêve et la réalité, il avait le temps dès lors de leur donner un sens nouveau. Il s'adressait à un autre monde en avouant l'inachèvement de sa quête intérieure. C'était une nuit étrange où il rêvait exceptionnellement, persuadé de sa présence dans le royaume des morts:

— Ignoré! Toi la tourmente des âges de ma vie, réponds-moi! pour que je puisse en savoir davantage sur ce temps qui m'échappe, me dépasse, me vieillit. J'ai besoin de réponses, car à vouloir vivre des astres nouveaux, je suis devenu une étoile effacée du ciel dans les coulisses d'une rupture.

Mais nulle réponse dans l'immensité. Dukass entra dans un monologue de nuit:

— Saperlipopette! Où suis-je? Rosmon avait raison. Les mouvements auxquels j'adhérais ont fait décamper le sol sous mes pieds, et moi, l'adepte des cieus qui cherchait les clés du royaume, je suis devenu une rouillure dans l'au-delà. A quoi bon vouloir s'exiler de cette terre de son vivant? Je vous le demande. Au lieu de faire grandir le mouvement que je prônais, je l'ai immobilisé à travers des formes fixes, avec un héroïsme quotidien sans pérennité. Halluciné dans ma bulle, loin de la relation humaine, je me suis démasqué sous d'autres masques. Pépîte de pépîte! Bien que le problème ultime perdure, je ne peux être ce que je suis désormais: m'accommoder comme un benêt des circonstances. Certes, je continue d'être fâché à mort, mais c'est signe que je ne manque pas d'animation dans ce vide qui m'engloutit de vie. En somme, ce n'est pas morte-saison pour le soliloque dans cet édifice, ce creuset du temps. Dorénavant, je ne peux plus entreposer ce qui s'impose à mon esprit, par contre, je peux encore me mettre en évidence. M'altérer au contact des secrets éventés qui, sur Terre, paraient toute éventualité. Ah Ciel! La Terre! Je pratiquais l'ablation chirurgicale de la connaissance pour tirer du néant mon Frankenstein du savoir. Quelle botte à

semelle de crêpes j'ai été! Quelle crépinette! Alors que je transformais les enseignements en forme intellectuelle, ici-haut, mes pensées deviennent cohérentes. Elles prennent corps et crénellent ma roue de révolution. Pour l'instant, personne pour m'azorer, juste une séquence d'enseignement pour résoudre ma solitude. Sacre donc! Combien ai-je eu l'intellect en coquille turbinée, subjugué par cette puissance tutélaire? Aujourd'hui, je tutoie la mort, ce tutti frotti. Même tenu sous sa tutelle, je suis encore libre, sans manifester de turlututu. Bon Dieu! Que mon âme était turpide sur terre, face aux turbulences quotidiennes! Très attaché à mes idées, insensible aux arguments d'autrui, entêté, je formais mon intelligence en tétraèdre, la tête haute! De plus, je siégeais aux conférences, à l'élite intellectuelle, à l'ésotérisme, sous tous ses assemblages, ses coutures, ses ajustages, sa science-fiction. J'étais en état de siège au futur et au conditionnel, ravi de tous ses langages sibyllins. Quelle shigelle! Aujourd'hui, tout est évacué par un orifice, une époque révolue où je me remémore ce que j'étais ainsi que le surnom que m'avait donné mon père: Poussière qui Pense. La bouillabaisse du contrat social m'avait revêtu de rapsodie et à la place d'exprimer mon indignation, à me soulever contre les injustices, je me suis complu dans des projets chimériques, dans des loyers de chipie connaissance. Il n'y avait pas à chiquer mais, dans l'hésitation, je me suis battu comme un chiffonnier pour être une source d'érudition. Sangdenom! Rosmon avait raison, comme de juste. Je me suis escagassé dans mon escalade, de vol en vol à l'esbroufe de la simplicité, intoxiqué par l'ergot du

savoir et des dieux inanimés. Cette nuit, je suis seul avec l'indolence de l'univers, les dieux fabriqués sur Terre ne sont pas là et leur absence me saisit de solitude.

Un esprit gardien du temps, comme à son habitude dans les réalités intangibles, avait prêté l'oreille aux propos de Dukass, et de ce fait, s'adressa à lui en ces termes :

— Tiens tiens! Petit homme inquiet consulte les étoiles en compagnie de regrets, l'armure portée au front d'une crainte révérencieuse qui aujourd'hui l'a poussé jusqu'ici, jusqu'à moi?

— Parbleu! s'écria Dukass qui avait les flubes, foiré d'émotion. C'est à quel sujet? Vous habitez le voisinage! Je ne vous ai point remarqué dans cette obscurité apparente, ce côté jour de Vénus.

— Voyons donc! Je conserve quelque résonance de la Terre, de son génie, petit homme à la tête pleine.

— Qui êtes-vous? Vous ne ressemblez à rien de bien visible!

— Sois sans crainte, Poussière qui Pense, je ne suis pas un jet-tatore. En ce lieu sacré il convient de n'être pas dupe, convenons-en. Je suis le Sablier qui s'apparente au Temps à l'humeur inaltérable. Je ne suis pas le cardinal *a latere* ni l'un de ses semblables. J'accueille les humains avec affabilité, tels qu'ils se sont manifestés dans leurs actes. Généralement avec une intention d'archaïsme plaisant, je me communique à tous et ne joue pas le rôle de compare dans le théâtre humain, ni celui du touché de compassion. Personne n'échappe à ce qu'il doit entendre, tu ne te laisseras pas abuser par mes compliments, toi qui as désigné tes connaissances par des comptines d'apprenti sorcier.

— Ça alors! s'exclama Dukass. La vie ici est autrement que l'univers dans lequel je brillais! Vous savez donc tout!

— Pour ton évolution humaine, je dois t'indiquer une distance à parcourir où se situe ton étoile attentive. C'est désormais éclairé par sa lumière que tu pourras te guider dans cette merveilleuse cathédrale d'images, d'autant qu'au ciel l'homme ne peut plus introniser aucun pouvoir.

— Par Zeus! Sablier, est-ce vrai que si Dieu existe, l'homme ne peut pas être libre?

— Petit homme, au Ciel cessent les conciliabules, les mauvais desseins. Je ne suis pas un compendium de philosophie que l'on feuillette en buvant une tasse de café. C'est à ce genre de folie écrite, orale, que vos peuples se dissimulent dans l'adaptation terrestre. Ils cèdent leur amour à sens unique. Il y a beau temps sur Terre, c'était une tradition incontournable pour l'homme de fabriquer des dieux, afin de socialiser sa bête humaine. Tandis que la littérature allait devenir pionnière de «l'exister» au-dessus d'un sommeil collectif, pour donner en contrepartie une apparence à la réalité. Les mythes, les dogmes, les croyances foisonnent, alors que vos intellects s'en badigeonnent et procèdent ensuite à des affabulations. Vos langages deviennent affectés et s'en reflètent où dès lors dogmatisme et inconscience s'impliquent sans pitié. De vos jours, les religions ne sont plus que des cellules de névrosés qui procurent une magnifique insincérité. Elles sont décorées d'une volupté esthétique cérébrale, un irréel confort, une symphonie de chimères rattachées à l'inaction puis corrompues par votre nature humaine. Il n'y a pas plus de péché originel que de dieux fixes.

L'homme a transformé en fantôme des concepts à sa guise dans sa cité de l'utopie et tous ses ateliers de clichage. Il n'y a pas de maître du monde, ni de puissant seigneur à mi-chemin entre la Terre et le Ciel et encore moins de diable de l'enfer. Votre culte de la masse humaine, sous prétexte de divinités a abouti à l'oubli de l'homme. Or, l'univers est parfaitement étranger à toutes ces mascarades terrestres. Par une sorte de déterminisme collectif, les hommes ont trouvé une augmentation illimitée de leurs ardeurs en préfabriquant des biens et des maux universels, comme une évasion, un jeu, une issue à leur propre présence incomprise. Vos religions sont des inventions qui rassemblent les âmes dans des sociétés pesantes et anonymes où elles sont tenues par des contraintes impersonnelles, sous la façade trompeuse de fêtes justifiées. Ce qui mène le bal humain à la baguette et non à la vitalité. Hic jacet vos himalayennes croyances humaines: de grands dieux et de petits hommes.

Les petits hommes ont encore besoin de contes, de chefs-d'œuvre de sottises, de chemins semés de roses pour atténuer le retour offensif de leur atrocité. L'amour est une évidence qui précisément ne peut être systématisé et qui ne se réfère à aucun dieu, si merveilleux soit-il. L'amour n'existe pas dans des systèmes, des structures, dans des caches qui décoorent les sociétés, les peuples.

— Sablier! Si je pouvais retourner sur Terre pour le rapporter à tous ceux qui suivent le mouvement auquel j'ai été cloué!

— Même si cela était possible, cela serait dérisoire, Poussière qui Pense. Il est vain de désirer ou de regretter ce en quoi l'homme ne peut plus rien. Votre humanité fait les mêmes erreurs aux côtés

de ses valeurs virtuelles, qu'elle tient pour vraies depuis des siècles. N'est-ce pas la preuve que sa conscience est encore un mensonge en arme ?

— Les dieux à crédit, Sablier, ne sont d'aucun bénéfice pour l'homme.

— Toutes vos théories d'absolu «homme d'ici» sont périssables. Elles sont une fausse justification du sens de votre vie. Même l'unicité n'est pas propriétaire d'elle-même. Tout ce qui se projette dans le ciel finit tôt ou tard par retomber pareil à du plomb fondu sous l'effet de la bêtise humaine. Aucune grande âme ne peut vivre à l'écart et se bourrer de miel. La croyance en vos dieux défunts ne peut combler aucun vide dans les plantations des pensées humaines. Aucun pont n'existe pour de tels passages irréels, aucun passeur ne peut s'associer à ces travaux, à ces nombres qui ne présentent aucune partie aliquote comme avec l'unité. Cependant petit homme, en cette nuit incertaine, tu es le batelier de ton voyage, sans aucun interprète pour t'expliquer ce qui est lumineux et obscur. Sache que tous ces dieux trépassés que ton espèce a médiatisés, n'ont jamais donné ici une seule interview. Personne ne t'intimera des contraintes désormais. Les procès, les lieux où les esprits des morts achèvent d'expier leurs fautes n'existent point, ainsi que les cérémonies purificatoires et le fixisme. Vraiment, les tout petits hommes ont cette fâcheuse tendance qu'ont les corps gazeux, à occuper le plus d'espace possible. S'il pouvait conquérir le ciel, il le ferait, cet exigü! Même tous ses crimes ici ne suscitent pas l'exécration. Leur exhalaison fétide est restée sur Terre dans son cercueil pleureur. Homme momentané!

Dans ma propre maison, personne ne signe des exequatur, ne risque d'être empoissé, de vénérer des reliques, d'avoir des velléités de résistance. La superfluité des paroles n'appartient qu'à votre espèce en devenir. A l'intérieur de cette voûte, il n'y a plus que des esprits, conformes à l'évidence, sans statut, sans gris-gris, sans crucifix, sans gousse d'ail. Ils sont seuls avec leur verbe qui se conjugue sur un autre temps. Les citadelles, ces derniers réduits pour se réfugier, se cacher de soi-même n'existent pas dans la chasteté du ciel. N'est-il pas plus courageux de vivre à ciel ouvert? Même les orateurs verbeux sont en silence; les tyrans aux figures vergetées prennent une couleur incarnadine. Tous à la même enseigne, même les béni-oui-oui. C'est certainement les plus attristés que j'ai dû accueillir, avec toutes leurs éloquences cicéroniennes, leurs théories congénères, momifiées par la croyance de dieux fétichistes. La croyance est aux convalescents ce que le crabotage est à l'arbre, mémoire d'outre-tombe. Toutefois, un clou chasse l'autre homme qui passe... Vos connaissances chimériques sont attelées à de l'intellect circonscrit dans ses limites, au galop du mélange cimentaire. Vos appréciations religieuses propres à la collectivisation des peuples, des cultures et tout leur couvre individuel, s'ébahissent ici même à cette place que tu occupes présentement. Ainsi, d'un seul geste je fais fondre toutes vos croyances de cire. Certains s'attendaient à rencontrer des sorcières chevauchant des manches à balais, des vierges, un séjour des âmes justes, le paraclet, un éden, un élysée. D'autres cherchaient un père, une mère. Un véritable défilé des outrageux, des outranciers, tel un paquet de mer qui s'abat et déferle dans ce port du temps aux chromatismes

légendaires. Au ras des marguerites! Toutes ces illusions regagnaient une boîte à ordure. L'homme doit aller à la rencontre de sa propre étoile attentive, naturellement, sans offrande, sans office, sans offertoire. L'ensemble de vos gadgets terrestres n'ont plus leur raison d'être. Vos indispensables psychoses et vos névroses collectives, vos munificences et leurs restes, à la corbeille! La mort ne muséifie pas le vivant, ni ne musèle l'espèce humaine. Musarder avec est donc impossible. Le passage des mutations est tenu au secret, inaccessible à vos pensées, en contrepartie de votre salut sur petit bijou: la Terre. Quand je constate l'histoire des hommes, les tortures humaines effroyables comme: le supplice du pal, la lapidation, l'inquisition, la guillotine, la pendaison, la chambre à gaz, le crucifiement, le bûcher, je comprends mieux pourquoi l'homme s'est créé des dieux décédés qui lui sont ensuite tombés sur la caboche. Croire en l'homme pour l'homme, c'était comme habiter dans une impasse, se heurter à une impossibilité humaine. Et pourtant!... Là seul se trouve votre secret... Le commerce de vos mouvements spirituels est devenu un import-export entre votre Orient et votre Occident qui relèvent de l'imprécation. La Furia transforme vos mers en furie par des vagues furibondes. La fusion-acquisition exerce sa mission funambulesque, de façon funeste, furtive. Votre Eglise embrene encore des civilisations paisibles à coup de prosélytisme, à coup de triques et de fumées d'opium. Vos dieux, à l'essentiel d'un mécanisme humain, sont soumis à votre passion de dominer, de gouverner dans des chambres intérieures infâmes. Plus vil que toutes les porcheries du monde, votre nouveau dieu économie règne en maître, à tout

prix. Il fabrique des paratonnerres à force de recevoir de plus en plus d'éclairs d'incompréhension sur l'existence, et cela à n'importe quel prix. Les dieux morts transbahutés, à double tranchant, agissent toujours dans les transcodages de l'inconscience où vous dormez si fermement. Petit homme, depuis la St-Glinglin, des philosophes ont brassé et secoué des pensées primaires jusqu'à des plus élaborées. Plus prestigieuses, plus prodigieuses en chevauchées, sans cesse à la recherche de ce qui lui sera toujours privé de savoir pour son propre bien. Tandis que vos religions tributaires de structures passées aliénaient l'histoire humaine en brossant des portraits robots de divinités sclérosées. Traînard, vos dieux inactifs sont idolâtrés, vénérés, peints et dessinés par une humanité qui tourne en rond. Ce sont toujours les mêmes dieux tractés par la même remorque que vous tirez comme des bœufs. Des tonnes d'écrits concentrés, hautement réfléchis ont été rédigés, résistant à l'avidité du temps humain. Le tout édité dans des icebergs tous plus blancs que neige qui ont attendu leurs titaniques fidèles au rendez-vous des cris stridents. Si bien que le peuple des ombres absorbe, neutralise, à la façon des phagocytes, un phénomène à son paroxysme. L'intellectuel humain est devenu le seul partenaire du jeu de sa morne raison. Les destins humains morts-nés, moribonds, harnachés, modelés par des érosions intellectuelles donnent un relief particulier à votre récurrente histoire humaine. Viennent alors en grande pompe, vos mobiliers «spirituels» pour meubler les consciences pour des siècles et des siècles, car c'est aux hommes qu'appartiennent la jactance, le parèdre et son délire de persécution. Vos attitudes sont congénitales, mais ici l'homme ne

peut plus se continuer dans ses enfants. Le stop l'arrête enfin. De connivence avec personne, je ne ferme pas les yeux sur votre monde. Je ne confère aucun honneur, grade, titre, décoration. Une de mes tâches est de dégraffer vos consciences, du moins ce qu'il en reste. Votre justice sur terre préside dans tous ses conseils. Ici c'est la prise de vie qui instruit plus sûrement que vos horribles sentences. Les hétéroglottes n'existent plus ici, ainsi que les croix gringolées. Vois-tu, Dukass, à chaque homme que j'accueille, je lui exprime ce qu'il doit écouter. Il n'y a plus la foule condoléante, personne pour confondre tes pleurs, leurs regrets avec les tiens. Toi qui as pratiqué le reboisement de tant de sottises, adepte du laisser-faire généralisé, je devais te dire cela sans ton larmoyant. Ne te souviens-tu pas que les gens d'Eglise au XVI<sup>e</sup> siècle se demandaient si les Indiens avaient une âme? N'a-t-il pas a fallu plusieurs de vos Papes pour en décider? Les dieux morts barricadés chez vos hallucinés du ciel ont dénaturé la nature du penser et toutes ces irréalités terrestres ont baptisé «science ésotérique» tout le syncrétisme de vos philosophies. Par tous les Tarots! J'en ai reçu du beau monde à sermonner! Des voyants terrestres qui avaient tout vu de l'au-delà jusqu'aux chroniques de frappadingues... A première vue, ici, ils ne reconnaissaient plus rien, ces mariés en grand tralala! Ces attire-l'œil prétendaient lire dans le passé, prédire l'avenir, un talent de double vision en quelque sorte dont ils exerçaient leur métier de pirate. Une voyoucratie dans toute sa splendeur qui rencogne leurs perceptions dans une embrasure, une toxicité de la voyance, de piétés, à la mode décadence de la prise de conscience individuelle.

Ces esprits transcendants étaient pris de transe ici-même; la transfiguration fut immédiate, les remords les suppliciaient à renfort d'évidence. Toutes leurs histoires tarabiscotées de superplastique regagnaient la boîte à ordures qui ne cessait de se remplir et de se vider à l'infini. Quand je pense que tout ce charlatanisme est démocratisé sur Terre! Ciel! Que d'hommes transformés en poularde demi-deuil! Tant de covendeurs, des trabendos de chararures, de chambard, la chaloupe de leurs visions dans le grand boubier où des crédules vont battre la chamade dans les chaînons manquants d'une généalogie imaginaire. L'homme à la peau de chagrin, la tête bouchée hermétiquement par l'introduction de troubles obsessionnels, compulsifs. Par tous les Sabliers! Il n'y aura que le temps pour oblitérer leurs souvenirs obscènes, leurs projets nébuleux et tout le toutim. Tous ces mouvements ne sont pas prêts d'être en banqueroute. C'est bien la croix et la bannière pour que les hommes s'éveillent un jour. Il leur reste une croix pour geindre dans leur sommeil. Votre histoire est mise en abîme, abusée par des promesses abusives, à force de vous aboucher à des dieux supposés, de vous vouer à leurs services comme s'ils étaient des débirentiers qui coulent goutte à goutte, en traînées, jusqu'à ce que vous en déjouez leurs surveillances qui corrompent l'esprit. Le supplice même, une condamnation à la potence du potin dit «spirituel». Ah! A quel jeu sadique et anormal l'homme se prête-t-il? Les langues d'ennuis et les serremments de cœurs fourchés en terre humaine, le serre-file envisageant l'avenir avec calcul, les serre-joints bien ajustés... La sérotonine humaine a emplafonné sa boîte crânienne. Le serre-tête se manœuvre à coup de sésame.

Les portes ouvertes des servages et du sérum thérapeutique arbitrent tous les Ali Baba serviles, jusqu'à un seuil d'imitation qui exprime la fragmentation humaine, en sextillion. Votre état de conscience actuel ressemble à un navire de servitude sex-symbol et sex-appeal qui célèbre sa croisière. Votre télé-réalité ringardise, la risée d'un public humain à l'apogée de son somme, conforme aux rites, réglée par des coutumes télévisées d'une stupidité sans égal. L'homme, Dukass, c'est aussi cela: un risque-tout ritualiste qui finit sa course dans une risberme. Ritardanclo homme-basset, tu as pu te reconnaître dans ton riquiqui humain, toi qui parcourais le monde avec tes conférences rigoristes, avec toutes tes exigences de rillettes intellectuelles. Ton risotto intérieur, ton savoir, tes ritournelles ne sont que des rites funéraires rigidifiés. Une bagatelle... Tu as été éperonné par l'ambition, tes connaissances au galop, ta tête perchée sur un lampadaire pour voir un défilé de concepts rigides. Souviens-toi que tu ne t'es jamais préoccupé de ton propre environnement social, tel un pic d'Europe et d'Asie à plumage blanc-noir sur le dos et rouge sous le ventre. Cela ne t'a servi à rien de vouloir rendre éternel un savoir qui s'est épaté, éparpillé en épave dans des fosses abyssales convoitées. Tes figurines de cire intellectuelles ont ici fondu pour que tu puisses continuer ton envol. Personne ne peut voyager incognito dans l'infinitude de l'espace, pas même vos dieux indigètes. Tous les mensonges qui t'ont été enseignés dès l'enfance par des écoles ignorantes cessent de mentir. Enfin! Dès lors, tu ne peux plus t'entourer de mystères mutins, enturbannés de mutualisme et faire de ton salut une religion enrobée de praline. Toutes ces représentations sym-

boliques qui ont influencé la vie sociale depuis des siècles prennent fin. Tu as dû nager dans des vêtements trop larges, Dukass, pour asservir tes conférences et les caprices de tes dieux. Désormais, tu vas prendre l'apparence du miroitement irisé de la nacre. Ton esprit va nacer ton étoile attentive, alors que ton intellect ira rejoindre le «big bazar spirituel» qui séjourne sur terre. Bien des hommes qui aiment le pouvoir et la suffisance sauteront sur l'occasion de pérenniser toutes tes sources intellectuelles pérennes. Ensuite, ils se titulariseront dans de nouvelles fonctions. Par ailleurs, une nuit ou l'autre, ils auront affaire au Sablier du Temps, qui accueille toutes les balles perdues s'entêtant à échapper à tous contrôles, à toutes directions. La mort est péremptoire; une percée qui dégage de nouvelles perspectives pour l'aventure humaine. C'est ainsi que perché sur ta branche terrestre, je vais te laisser, Poussière qui Pense. Les marteaux de ta tête ne peuvent plus percuter les cordes de ton cœur, ici haut... Des myriades d'étoiles en pérégrination vont t'apparaître, mais une seule revendiquera la paternité de ta découverte. Tous tes préjugés qui te cloisonnent au-dedans de murs infranchissables vont disparaître. Le patapouf que tu étais va devenir une pastourelle, toi le pastoureau, tu jetteras ton dévolu sur ton étoile attentive. Tandis que tu as conduit ton ignorance avec dextérité, dévoyé sur terre, cette nuit, un chemin se dévoilera à ton âme sous aucune emprise de tentacules divinatoires. Tu vas pouvoir rencontrer ton étoile, ton bail à domaine congéable qui n'est pas un ordinateur que l'on exploite en mode conversationnel. Le mystère est comme un dextrorsum: ceux qui veulent le déchiffrer

par le jeu d'ésotérisme humain peuvent encore jouer librement dans leurs fêtes foraines terrestres, pour amuser la galerie. Ce que tu as fait Dukass ici-bas: un homme à la dévolution de dieux répétés tel un maître des galéjades. Désormais, tu vas pouvoir converser, t'entretenir avec ton étoile, pour dévider la soie de ton cocon. Il ne te reste plus qu'à la trouver; et n'oublie pas que l'humour est le lieu de l'immortalité.





## *L' Huissier*



e Sablier du Temps pratiqua une insufflation, il inspira un souffle d'esprit dans un amas d'étoiles si bien que Dukass l'insulaire se trouva projeté dans un espace extra-atmosphérique, à la recherche de son étoile coruscante.

Revêtu de nudité, Poussière qui Pense se déplaçait dans un flux de particules chargé de haute énergie d'origine solaire. Entouré d'étoiles à neutrons, d'étoiles variables et telle une étoile filante, il défilait dans cette exubérance de vie céleste, au-delà de tout ce qu'il avait pu imaginer auparavant.

Dans cet ensemble de gaz interstellaire, il circulait et pénétrait la lumière zodiacale. Et il y en avait, par intermittence, des esprits dans cet espace interstellaire, à la recherche de leur signal lumineux!

Un impressionnant chassé-croisé d'âmes humaines!

Or, l'un d'eux, un esprit drolatique dont le succès n'avait pas jalonné l'existence terrestre, s'adressa à Dukass, tous deux combinés à l'hydrogène.

— Cher confrère! dit-il empreint d'humour. Cela fait huitante jours que je suis ici, à suer sang et eau à la recherche de mon étoile aussi humblement que possible, mais en vain! Et qui plus est, je me suis même perdu sur les satellites galiléens de Jupiter, parmi ses seize lunes. Je suis resté longtemps seul sur la surface de Io, qui présentait une multitude de paysages étranges, jalonnés de monts et de failles. Depuis, j'ai échoué ici et, Diable soit loué! vous êtes présent, je me sens moins seul; j'avais l'impression de skier hors piste, d'attendre un chèque hors place.

— Tiens donc, c'est étrange! Patience frère, vous la trouverez votre étoile, ce n'est qu'une notion de temps surtout qu'il n'y a pas de stationnement horodaté, ici! Que faisiez-vous sur terre? si ce n'est pas indiscret.

— Encore cette question! Heu... hu... Huissier de justice était ma profession. J'étais chargé de signifier les actes de procédure et des décisions de justice, d'assurer l'exécution de ceux qui ont force exécutoire et de procéder à des constats. Ah! C'était un temps où le fisc avait déclaré la guerre aux fraudeurs. Débriefeur était ma spécialité; je leur intimais l'ordre de payer leurs dettes. Sans quartier, je débrouillais les intrigues, en débusquant, débuschant les malhonnêtes de leurs terriers, cela sans l'émotion et la timidité du débutant. Ah César! J'en ai décasé plus d'un sans me décercler le cœur.

— Oh! Le vilain! s'écria Dukass à voix basse. Quelle huître! Le charognard! Le jean-foutre!

— Hum! Pardon! reprit l'officier ministériel.

— Non... non! Je disais... Quel beau métier!

— En tous les cas, ce n’était pas l’avis du Sablier du Temps qui m’a pris à rebrousse-poil avec son naturel grondeur. Vinzou de vinzou! Il ne m’a pas fait bon accueil avec sa voix claironnante. J’ai cru un instant que j’étais à la Cour des comptes et je n’ai point tardé à connaître la kyrielle de mes noirceurs, au compte-gouttes. Il m’a passé un de ces savons en me tournant et me retournant comme un cocon entre ses doigts. Il m’a tortillé les pensées, me traitant de lovelace, de falourde, de projet de loi amendable et m’a comparé à un serpent qui se love sous une pierre. Même de chauvinique politicien qui abstrait et généralise pour concevoir l’inconcevable. A en attraper un torticolis! Il m’a houspillé à huit-reflets comme si j’avais été hué par une foule déchaînée, tel un gougnafier. Quel shampooing! J’ai entendu siffler les balles! J’ai cru marcher sur un poussier d’orties. Pour le Sablier du Temps, j’avais assisté à mon propre enterrement de mon vivant alors que c’est seulement maintenant que je peux écrire mon épitaphe voyez-vous? Ses propos gothiques me sont restés en travers de la gorge, il m’a rehaussé sans gouache, exhumé à titre d’expert. Oh non, je n’ai pas eu les falbalas d’une réception officielle. Ses paroles étaient garnies d’une étoupe enflammée, à ce tournebroche, je suis encore tout tourneboulé. J’ai eu cette impression de subir une expertise médicale et psychiatrique. Je ne referai plus jamais un tel métier de victime expiatoire, c’est juré. Il est vrai que pareillement au vol en spirale d’oiseaux de proie, je m’abattais sur mes victimes qui se transformaient en pierre, et moi, en broyeuse, je n’avais pas le bon rôle. Déconfit que j’étais, décomplexé à ciel ouvert. Arrivé à l’improvisiste après avoir quitté

la gestation du monde moderne, je peux vous dire qu'il m'a remué ciel et terre. Nous n'avons pas choqué les verres! Quand je pense à ma femme qui passe son temps à colérer les procédures et à s'honorer de ses titres de noblesse! Ah l'indécrottable! L'indéruée! Sans coup férir, qu'est-ce qu'elle va prendre la chiffonnée! La gravoisse! La falsifiable! Elle ne fera plus la duchesse avec ses robes en brocart d'or! Pas des colifichets de femmes! Elle n'achetait jamais de ferlampille et fanfreluches.

— Tiens donc! Pourquoi cela?

— C'est-à-dire qu'elle ne pratique pas dans la jubilation! Quand elle se prospecte dans le miroir, c'est pour s'assurer que c'est bien elle. Elle est juge, magistrat chargé de rendre la justice en appliquant les lois. Avec toutes les bavures qu'elle a faites en tant qu'arbitre, l'hystérique! Elle va se rappeler du patelin Catherine la Falarique. Avec le Sablier du Temps, elle va y monter aux barricades! Et elle est pas prête d'y recevoir la barrette du mérite; elle va plutôt y monter en chandelle. Ah la couillonnette! Tous les matins, sur sa figure poupine, elle s'asperge d'eau de toilette de lavande gravéolente, de la vraie fanfiole qui me causait l'asphyxie quotidienne! Je déteste la lavande. Par surcroît, maniaque du rangement, elle s'agite dans tous les sens pour remuer la poussière en flots, en tourbillons, en nuages, obnubilée par ces particules. Et sa voix de contralto, ce timbre étrange, qui sans cesse, contrariait mes oreilles! Ah! L'aselle, elle va découvrir l'océan, quelle chape de plomb! Du sel pour cette asperge! Cette tendance à l'embonpoint; de plus elle est gastro-lâtre... Elle s'est souciée de moi comme de colin-tampon, sa

gaillardise et sa gandinerie d'abord. Aussi, ne mangeait-elle tout mon blé en herbe ! Cette vieillerie poétique, avec une exécration de l'or et des riches écrins. Elle faisait valser les écus, danser l'anse du panier, la daronne ! Sa spécialité : sortir avec un chapeau et revenir décoiffée. Et puis, il y a sa mère, les deux destins inséparables ! L'écillée, la vieille coquette fardée, l'indéfrisable belle-dabesse, l'édentée, le visage grêlé, la tête fromagée avec des cheveux blonds hasardeux, frisés en tire-bouchon. Une harpagonne tombée dans le gâtisme précoce, fanatique de dactylomancie, preuve qu'elle n'avait pas de gingin. Oui monsieur, c'est une divination, une prédiction au moyen d'une bague, une croyance à faire chavirer l'esprit. Trop heureuse de parler de son violon d'Ingres. Il fallait la voir dans ses ébats folâtres, cette vieille peau ! Lorsqu'elle enfourchait son dada de la décohésion pour embaubouiner ses sbires, elle débagoulait jobardement de ses âneries sur un ton fausset. Oh oui monsieur, comme je vous le raconte ! Elle débitait ses tirades d'une seule haleine, prévoyant des marécages dorés pour la morale ambiante des grands dadais et des gourdiflotes aux appuis fragiles. La vieille fille aigrie et geignarde se transformait en reine de la vente au déballage, conformément aux règles de la crédulité et de la décohérence. Qu'est-ce que j'ai pu l'envoyer à Dache et faire lanlaire, cette coiffée de plumes, ce linge de table en damas ! Impossible de s'entendre avec cette hap-pelourde de belle-mère. La dinde, elle voulait tout diriger dans notre foyer, la vieille douairière. Quarante ans que je les ai supportées sans décolérer. Blessé, chaviré, déchiré, ébranlé, j'en ai la mort dans l'âme d'avoir essuyé tant de pleurs. Ah ! J'ai eu l'âme

chevillée au corps avec ces deux, de plus, je n'ai même pas une petite place au paradis. Microdedieu! L'assermenter, cette duplicité, le Sablier va lui asseoir l'impôt d'en haut, et, de bleu! Comme j'aimerais voir cela, le chapelet de remise en ordre, l'amour-propre chatouillé! J'espère qu'elle va dérouiller autant que moi, la Catherine. Quelle pelle à poussière, cette coquette en manière de mode, de snobisme, qui a le goût affecté par les discours de salon et qui s'empresse sans cesse à qui lui plairait davantage. Avec tous ses discours aseptisés, cette descendante de Vercingétorix, elle va se faire arrondir les angles, et là, signé l'armistice. Son rendez-vous est déjà arrangé à ces armoiries; agoraphobe en plus! Enfin, que voulez-vous faire? Il faut bien procéder à l'arrangement de sa vie de couple! Cette alchimie, ce principe de la sensibilité et de la pensée, ce pilonnage minutieux et exacerbé du quotidien. Sur cela, je ne vais pas l'attendre ad vitam. Comme je ne suis pas un spécialiste de la topographie, je dois continuer à chercher d'arrache-pied mon étoile. D'autant que je suis persuadé qu'il n'y a pas de cicérone dans cette armada de lumière. Pourvu qu'il n'y ait pas d'altération météorologique!

Suite à ces derniers mots plaintifs, à l'arrachée, il disparut comme une année lumière en un tournemain, sous le dais de la nuit.

Dukass s'étonnait que l'on puisse encore rire de propos anodins et faire danser l'anse du panier en osier dans cet espace plein d'animation, que nul ne peut annexer.

De cet acabit, avec cautèle, il poursuivit sa quête dans son nouveau logement temporaire, car il avait encore voix au chapitre, en chasse de son étoile attentive, son châtelet céleste.

Son checkup encore incomplet, bien qu'il soit d'ores et déjà dulcifié. Il pensait en habitant le silence :

«Le minimex ici! Le mirifique là! Profession d'homme debout en mutation, moi Dukass, le contrebandier du monde spirituel, je me transforme. Seul à travers des mouvements d'horlogerie, par des transformations successives, je dirige encore ma lampe dans la nuit. Où est-elle, ma muse céleste, que je la taquine?

Son éclat ne me mentira pas et sa musicalité des sphères, comment ne point l'entendre? Voilà que je me rappelle l'odeur du musc sur la peau de mon étoile terrestre, ma dulcinée qui m'a fait prendre une dose excessive de tendresse. Ô Chanterelle! Ma bien-aimée aux yeux de braise. Duo de poètes pour un duetto, quelle chançarde, cette rencontre ductile avec la Chapelle féminine! Sans toi, je serais devenu un envoyé dinguer. Combien tu es présente en cette nuit inhabituelle! Je brûlais autrefois la chandelle par les deux bouts sur cette terre d'accueil, mon chantier terrestre où des chapelets de baisers nous coiffaient d'un chapeau, bravo! Je te salue, chapeau haut, Chanterelle des Causses de Séverac Les Châteaux! Dans ta cavatine, je souffle encore un air pur, suborbital, solfiant un requiem pour une Poussière qui Pense.

Tu sais, même maintenue sous séquestre en cette nuit occulte, j'ai cet ardent désir de te retrouver dans une chapelle littéraire. Oui, l'éclairage à giorno, toutes nos promesses mirobolantes accomplies, enfin! Sur ce pont, Chanterelle, je fais ma connaissance repliée avec des sentiments aux nouvelles destinations. Tandis que moi, ce sigisbée, ce mort embranché à son destin, je me suis embarqué avec mon enfant d'argile, embouqué dans un

détroit de l'infini. Au rôle éminent, émissif, avec comme ricochet emblématique dans une embouchure, l'embossage de ma carte de vie, « moi » l'émigré éternel. Me voilà donc, courant sur le haricot, l'harmonica aux lèvres, monté sur une haridelle, ne pouvant plus nier hardiment l'évidence. Mon paquet de hardes au cœur traverse ce passage à vérité toute nue et dépouillée dans cette nuit nourricière. L'étoile me donnera bien un signe de sa présence! Elle saura bien distinguer la silhouette de mon esprit! Le ton sermonneur du Sablier du Temps et sa sérénade ont fait sauter la serrure de mes connaissances sans lien et tout le saint-frusquin. Je vais prendre le temps de vivre désormais...»



## *Le Prêtre*

**A**

n autre esprit dans sa migration, bien loin de renâcler à sa besogne, vint à la rencontre de Dukass dans ce lieu où décidément, l'inopiné était de coutume.

A première vue, il semblait avoir fait les mille incartades.

Un dialogue spontané s'amorça alors :

— Vous cherchez toujours votre étoile? Tous azimuts, à ce que je peux constater! Tout comme moi, mais je commence à devenir veule, sous de funestes auspices.

— Continuez d'augurer, cher compatriote, lui répondit amicalement Dukass, l'issue en sera plus favorable! Ce n'est qu'une question de temps. A l'aune de celui-ci, personne ne sera laissé pour compte, ce n'est pas la course à l'audimat dans ce lit de lumière.

— Merci pour vos dires mais, à force de fouiller la nuit, je me suis égaré sur Charon, le satellite de Pluton. Je commençais à trouver le temps long. Moi qui pensais être auréolé de prestige, de gloire et en être paré dans ce qui vient après la vie terrestre! A

s'arracher les cheveux! Je m'attendais à la cohue officielle, la cohorte des anges pour me faire la fête. Je suis cet homme brave et pieux qui avait commencé fervemment comme clergeon, puis à l'école de congréganiste, à grand peine, pour finir débiteur de chapelets, vendeur de sucreries. Ironie du sort, personne pour intercéder, pas plus que les saints à travers l'intrication de nos problèmes.

Que de scribouillardise dans la vie d'homme! Le Sablier du Temps remonté comme une pendule m'a chatouillé les neurones, j'ai écopé de ses réprimandes. Je ne veux pas jouer les incompris, mais il m'a affirmé que toutes mes croyances étaient controuvées avec du fantastique comme élément essentiel: un magasin de farces et attrapes. Il m'a précisément comparé à un habit d'Arlequin, à une auberge espagnole, à un parc d'attraction. Qu'un seul atome de conscience valait mieux que tout mon fourbi! La messe m'a été dite, je suis décontenancé par son aplomb, affecté d'une peine inconsolable. J'aurais été une conscience incéclose pour tant de prières incécoutes, de sentiments inefficients, de requêtes inexaucables. Vous savez, j'étais prêtre catholique sur Terre. Je n'avais pas le don des larmes mais j'étais preux, dévoué, bâilleur de ma foi. Je m'adressais tous les jours à Dieu par la prière, féal, fidèle à la prééminence enseignée, à l'église primatiale, tel un préverbe qui se prévalait de son nom pour s'introduire dans la foi chrétienne. Avec le vœu de pauvreté, d'obédience et de chasteté. Et que dire de ma continence volontaire considérée comme vertu sur Terre! Ainsi je châtais ma chair pour ne point pécher. Par Crétinius! N'étais-je pas trop beau pour la prêcher? Du coup je n'ai jamais

connu la chosette, la conjonction des sexes, je me sens comme une roche décalcifiée, cocufié, le gland découvert. Cela m'intrigue de n'avoir jamais forniqué. Si j'avais su, j'aurais couru la prétentaine au lieu de côtoyer sans cesse la prêtraille, de réciter des gaudes dès mon réveil. Quel laquage! J'ai été un spécialiste de la prévision des dimanches, présumé de mon talent, tel une prima donna, tout comme le crabe apprend à marcher droit. Quel opera buffa! Tout cela n'était que de la fichaise. Un miroir flatteur qui a bercé d'espoirs insensés la fine fleur d'une époque colorée de nécessité politique et sociale. Quelle comédie larmoyante et funeste! Je suis empreint de componction, d'un débord de chagrin, solennel et compassé. Classé sous tel chef, je suis tombé dans une chaussetrappes qui m'a tenu par la peau du cul et aux chaussettes. Pris dans les fers, adepte d'une théologie onirique réfugiée dans le passé, en cette nuit opaque, j'essaye d'atterrir. Je pourrais en lacérer ma Bible.

— Cher frère, la Bible est un compil de légendes qui n'a d'existence uniquement dans l'imaginaire. C'est une histoire de derrière les fagots et la forme de son récit de fiction, une invention inhérente à l'esprit de l'homme. Quels intérêts ont pu galoper à ses trousses et fait qu'elle se trouve en tous lieux et tous pays? Cela peut passer pour vrai toutes ces choses disparues, mais cela ne reste qu'une fable de nourrice. Ici-haut, une histoire considérée comme naïve, fautive et déviée. Il va de soi que les religions ne relient que des chimères dans une chevauchée fantasmagorique. Quel curieux héritage du passé, le Nouveau Testament: des hypothèses heuristiques, le fœtus d'une histoire avortée, un folklore du

temps qui passe. Du travail figolé, des écrits filoutés, rédigés par des hommes aux talents d'araignée filandière, dont la toile est ornée de fils d'histoire romaine et de fines rayures politiques. En ce temps d'occupation, force était de prendre une décision, sans autre forme de procès. Il y avait là de quoi fournir des explications et des justifications à l'histoire qui allait faire frayeur par la suite. Une histoire romanesque, grand-guignolesques pour certains, traumatismes pour d'autres.

— Caraciel! La réalité, c'est bien ce qui heurte le plus au monde. Vous me dites sans feinte de ce qu'il en est! Ah! Je l'ai battue l'estrade, avec mes sermons, mes homélies dominicales, et aujourd'hui c'est moi la fraîche violette qui est en confesse! Tous ces conciles, les conclaves, les consistoires, tout cela pour des clopinettes, des concombres russes. Quelle macédoine de cornichons! Quel feuilleton! Je commence à m'instruire. Les trappes de l'esprit sont ouvertes et, pour la première fois, je prends l'air frais du ciel. La vie est pleine de rebondissements souvent invraisemblables. Sous la férule de notre Eglise et de ses disputes métaphysiques, moi le fervent disciple, l'échine basse, je manifestais de la ferveur religieuse avec les agréments du discours de l'orateur. Mes Vautours religieux étaient des prédateurs en vol depuis mon enfance, laissés seuls désormais dans leur envergure, tenus à l'écart de l'évidence. Combien j'aurais mieux fait de laisser le passé être le passé et ouvrir le ventre à ma foi. Toutes ces épiclèses ont épinglé des cérémonies ornées d'enluminures et moi avec, tel un enjoliveur, un baromètre enregistreur de l'histoire. J'ai suivi comme un aveugle une sauvegarde imaginaire, marché dans ce premier sillon

qu'a tracé une charrue emballée dans le champ de l'humanité. Ce n'est pas mon doigt que j'avais mis dans un engrenage, mais toute mon âme. M'embastillant dans ma propre geôle, l'esprit embarbouffé de croyances et de craintes. Mes croyances et moi: l'union de deux cadavres. J'évoluais dans les décombres de l'Eglise, une décoration scénique de l'histoire où je jouais un rôle décoratif dans une toile de fond dédaignable. Les emballages perdus, consignés dans des silences éloquentes. Se confire en dévotion, en discours spécieux, telle a été ma vie sur terre, en toute confiance, en confiance, j'en ai la berlue. De plus, j'ai bouloché tout l'argent des troncs. Ce puits du diable, et je me suis envoyé des coups de rouge béis dans la gargamelle. Combien l'homme est faillible! J'emboursais les piécettes des fidèles pour subsister tant bien que mal, mes soldes mensuelles étaient écornées. J'écorniflais toutes les circonstances favorables qui s'offraient à moi, fallait bien que je paye mes écots! D'autant plus que j'étais mal chaussé. A mes débuts, j'ai porté été comme hiver des écrase-merde et puis je n'avais qu'un lit mollet, un couvre-pied d'édredon.

— Aye-aye l'abbé! le vœu de pauvreté, interrompt Dukass. Je ne peux qu'apporter de l'eau à votre moulin, motu proprio, nous ne pouvons plus rester motus et bouche cousue ni redresser les griefs. L'homme peut être honni sur Terre mais point au ciel, l'abbé. Mais nous n'allons pas passer cette mort à nous dire nos mea culpa à visages découverts: l'ambiance n'est pas dostoïevskienne! Nous sommes hors d'intrigue, la vie est un aliment qui se digère avec le temps, une assimilation à distance. Ici nous ne sommes qu'une succession généalogique en ligne directe, sans circonlocution.

— Tout de même ! Une biographie qui m'a apporté bien des mécomptes ! Des spectres affamés qui m'ont fait perdre même la notion de la liberté, reprit le prêtre.

— Oui, c'est vrai, les croyances s'échelonnent dans les divers degrés de notre intelligence, aux nuances de plus en plus vives. Quelles que fussent nos incuries, nous pouvons voir cette médiocratie derrière nous, intelligemment désormais. Tournons-nous vers l'avenir pour tirer le lait de la richesse céleste et entrons en balance avec l'inconnu. L'avènement de notre rencontre avec l'étoile attentive arrivera exclusivement pour nous-mêmes ; point de regret, le battle-dress est resté sur Terre. Notre passé n'est plus qu'un dépôt benthique qui a eu un effet salutaire, même si on est allé trop vite en besogne, à toute berzingue. Pour l'heure, ce qui importe en ce lieu où nous sommes détachés de la pesanteur, c'est que nous ne soyons plus le jouet d'une illusion, d'une erreur de jugement de l'âme de raison. En considérant bien les choses, de notre petite condition humaine, nous pouvons vivre l'esprit du ciel. La vie et la mort ne sont que des sœurs jumelles, un tambourinement lointain. Déboutonnez-vous, notre labour attend les semailles du Temps Vivaldi, et c'est au son du biniou que nous réapprendrons les gestes augustes du semeur pour bonifier les terres avec un air bonhomme. La mort distille notre retour goutte à goutte, doucement, avec distinction dans son style. Contrairement à la vie ici-bas, on entend les roulements de ses vagues sans la voir. La mort est comme ce double fond d'un tiroir secret, elle ne fait que disséminer les esprits dans leur lieu d'origine.

— Oui mais, c'est que le Sablier du Temps m'a échauffé la bile, sans avaler sa salive il m'a chanté Ramona. Depuis, je suis en souci, en déconfort, le cœur contrit, comme si j'avais entendu deux de mes messes dans la même journée. Ah! Assurément, le plus corrosif des acides c'est bien lui, ce Gardien du Seuil. Sans s'attarder à discuter des raisons et des motifs, il disait aussi que les religions étaient la lie de l'existence. Des pavots épanouis, des jouets pour les adultes où aucune hiérarchie ne peut être ébranlée. Il insistait aussi sur ce fait que tout homme entre ses mains devient esclave et n'a plus le pouvoir de briser sa servitude. Quel retour de flammes! Moi qui m'attendais à ce qu'on me déroule le tapis rouge! Dieu! Ô mon Dieu! Pourquoi m'as-tu abandonné?

— Je comprends, mais la réponse est incluse dans la question, mon Père. Bien que ce soit plus fort que le Roquefort, revenons au Sablier. A aucun instant il n'a raconté de billevesées. Il est empreint d'irénisme, d'une grâce justifiante. S'il nous a éprouvé du dépit, c'est pour nous aider à guérir de nos plaies béantes, il a tiré à blanc sur notre volonté de vivre. S'il avait fait le black-out sur nous, cela aurait été terrible, à faire blêmir, les balles auraient été réelles. Il parlait congrûment, conjointement, ses dires ont été comme une grâce congrue, connective, témoignons-lui notre déférence. Sa bordée de représailles a mis un frein à nos bornes de la connaissance et c'est maintenant, sans limite, que notre pérégrination va se poursuivre sans horizon borné. Nous ne sommes plus des variables booléennes dans un hôtel borgne. Ne soyez pas défranchi, l'abbé, vous avez abandonné le froc, et la mort n'est pas un dédommagement pour nos malheurs ni un

déduit où nous ruminons. Vous n'allez pas vous défenestrer! Vous verrez, avec l'éloignement, les événements prennent tout leur sens.

— Combien vous bondissez d'imagination! Par bonheur, grâce à vous j'ai repris quelque lueur d'espoir pour ce boum du devenir. Mon âme, comme une balle élastique, fait des bonds et des rebonds, il a fait bon vous écouter, elle semble apaisée. Mon devenir s'attarde à considérer ce qu'il me reste à faire et j'ai cette sensation que je vais encore frapper à bien des portes avant de parvenir à ouvrir la mienne. Soit! Je continue à borner mes recherches sur mon étoile attentive. Adieu, cher frère! Je vais aller voir vers une aurore boréale, mon temps cafardeux s'est éclairci.

— Mais ne bombez pas! Vous arriverez toujours à l'heure, les lois terrestres sont caduques, le navire de servitude coulé...

Cependant, le prêtre s'était volatilisé, intérieurement relevé en brosse, boué à la cloche céleste après avoir envoyé bouler cette balle, en plein boum de sa recherche.



## *Le Psychiatre et le Fou Errant*



ukass continuait dans ce cadran du ciel, conteneur de l'inconnu. Poussière qui Pense cheminait, semblable à un spermatozoïde qui asseire son déplacement.

C'est alors qu'un psychiatre hors service qui perdurait, pris dans ses réflexions au point de n'être sensible à rien d'autre, alpagua Dukass dans un état de panique, susceptible même d'entrer en effervescence. Effarouché, tout emprunt, son effarement était complet et il se faisait effort pour rester calme sous un masque d'effronterie. Un homme qui avait passé sa vie à en écouter d'autres et qui, plongé dans la souffrance humaine, ne pouvait plus échapper aux siennes.

— Frère, frère! Conseillez-moi! J'ai cette sensation de vivre un état psychédélique, après avoir rencontré un Sablier du Temps dans une réception à laquelle je n'ai pas été convié. Telle une péniche éclusée, il m'expédia dans la ceinture d'Edgeworth-Kuiper juste après. Vert de combe! Il m'a lancé des invectives. Je n'avais pas l'heur de lui plaire et je me suis fait éconduire en toute beauté. Il me certifia que je n'étais qu'une pseudoscience, un pantoufflard

de popote, un handicap invisible intraitable, une histoire de plan-plan! Et que je devais me manier le popotin, car une étoile attentive m'attendait pour un bain dans une source ponctuelle, afin de parfaire à ma ponctuation. Tuf ponceux! Héritier indivis! Iconoclaste de pacotille! Idiopathique! Ignivome! Indigence de l'esprit! Foin de foirail! Il ne m'a pas chatouillé l'épiderme, il m'a vidé les fonds de tiroir d'un ton froidasse, avec des propos fulminants. Quel frotti frotta! Voilà, c'est ce qu'il m'a dit, cette calme raison de marbre. Les mots dansaient devant ses yeux et me donnaient le tournis. J'avais l'impression de monter une côte en danseuse. Un débinage de débridé dans ce rapport décharné. Que c'est foutant! Quelle contumélie! Nous n'avons pas passé notre temps à confabuler. A son avis, j'aurais eu une attitude passive, une attitude de je-m'en-fichiste, des pensées lapilleuses, une manière jésuitique qui se conformait aux idées et aux usages de mon milieu professionnel. Un milieu de confusionnistes à la morale confucéenne semble-t-il. Sous prétexte que j'avais forfait à mes devoirs, que je les avais foulés au pied en voulant apprivoiser la foudre. Comme si j'étais le diable à confesser! Je suis tout flapi, flasque, flexueux, comme si j'avais subi une déflagration. Ah, quelle colique! Il m'a cherré les bégonias au-dessus du chasme. Et Dukass de lui répondre:

— Toutefois, il faut que je vous dise, nos vies ici-bas sont remplies d'inexactitudes, frère psychiatre, ce n'est que le dégel, un défi au bon sens. Peut-être a-t-il voulu dire que la psychiatrie avait besoin de renouveau parce qu'elle ne distinguait rien sous la casquette de ses patients et, par la fatalité, vous avez été un bouc

émisnaire. Ou alors il y a disette d'idées et de pensées nouvelles dans votre secteur et vos mobiliers disparates. Excusez-moi de gondoler, mais vous avez pris un gadin, sûrement que vous avez gadgétisé vos résidents ou embourgeoisé leurs âmes remuantes. Peut-être que dans votre milieu professionnel, cela sentait trop l'école; il y avait trop de cravates nouées en cordon et pas assez de héros cornéliens. Va savoir!

— Ça alors! s'écria-t-il. J'ai stigmatisé les violations des Droits de l'homme pendant que vous y êtes, tel un spoliateur! Voilà de quoi être fumasse. Moi, le grand Docteur Rénimbus Pucheux, grand truiteur des désordres mentaux. Vous n'allez pas faire comme ce psychopompe de Sablier du Temps.

— Très cher, rétorqua Dukass. Vous n'allez pas me psychiatriser avec votre système de pensées qui se granitissent. Point au Ciel, en ce lieu qui concerne l'esprit. Avouez que toutes vos recherches sont encore dans les limbes, que vos hôpitaux utilisent des psycholeptiques. Vos remèdes du désespoir ont un effet sédatif sur le psychisme. D'autant plus que la plupart de ceux qui ont fait votre profession d'épaviste, sont atteints de psychasthénie ainsi que de graves désordres dans leur vie de couple. Votre métier ressemble à des escaliers tortueux d'insenséisme dont la rampe tremble à chaque marche que vous franchissez. Il y a beaucoup trop de superstition qui montre trop peu d'esprit où, dans le noir, aucune couleur ne s'accorde. Cela ressemble à une armée de mots, de discours filandreux, qui prennent le chemin le plus rapide pour faire une lecture de l'âme au beau milieu des inquiétudes. De plus, aucune méthode d'investigation psychologique ne peut élucider la

signification inconsciente des conduites de psychiatres et de tous ces pseudothérapeutes qui fourmillent dans les boulevards, tirant à hue et à dia. Et Rénimbus pucheux de s'exclamer, le visage empourpré :

— Oh! Feu de Dieu! Le psychopathe bouché à l'émeri! L'émétique céleste! Faire endêver la science vous amuse, jeune encroûté! Plutôt partir goujatement que d'enfarger avec vos propos enflés d'orgueil, que de m'enfermer avec un mousquetaire effaré. Sauf votre respect, je tire ma révérence.

Écumant de colère, d'une rapidité fulgurante, l'hautaineté à ses devants, d'un rythme endiable, comme un vent qui s'engouffre dans une rue, il pénétra hagardelement d'autres lieux, à la recherche de son édification.

— Fafafafe! Je ne voulais qu'édulcorer certains points les plus hardis de sa doctrine médicale, se disait Dukass à haute voix.

— Foufoufoufou! Je suis d'accord avec vous, gronda une voix soudaine qui venait de lâcher la rampe depuis peu. C'est corniaud, mais j'interviens dans les chassés-croisés des conversations et je leur coupe intempestivement la parole. Je suis le carré sémiotique qui met en relation les contraires et les contradictoires. J'adhère au parti, partout où je vais, partout où je m'arrête. Il faut tout faire disparaître en frottant, en grattant, oui, effacer les traces de crayon et toutes les informations sur des supports magnétiques. Que les croyances s'arrondissent, que l'angélus se transforme en andouillette! Je me présente : Chevalier des autistes itinérants, ami du Renard Bleu, Angel Baulon Dingus, dit la tempête sous un crâne! Ancien dindonnier, fils de parents décédés, enfant d'un

père boutiquier et d'une mère coquetier, deux personnages d'une légende cornique. Je suis un citoyen de l'univers en expansion, une ombre élyséenne en contact avec la lumière qui passe. Créateur avec hauteur du théâtre de la contestation à Paris, capitale des cloportes, j'ai débâillonné les comédiens, décousu leurs lèvres, coupé le frein à leur langue. L'opinion publique a le droit à la parole décollée. Elle peut tout dire, sans médire, fidèle aux presses de rire des travers et des ridicules. En goguette, pour vous servir! Désolé, je ne peux vous accorder de mon temps, car mon étoile angélique m'attend. Aussi, je vais écourticher mes propos hautement significatifs car j'ai grand besoin d'ellébore si je veux continuer à chercher les causes éloignées des phénomènes. Il me faut encore élucider tous les passages obscurs de ma biographie. Hourra! Anaconda économique transformé en orvet! Au diable, l'argent qui a chloroformé les peuples et vive Jean Grave et l'anabaptisme! Au bûcher, les pièces d'identité, les fiches industrielles d'état civil, les déclarations d'impôt, les factures d'eau et les charges abusives! Hourra! Ah! Vive Angelot Baulon Dingus le génie de la chicane et de la dislocation des cortèges! Je suis l'agrostis nouvelle, un papillon nocturne dont la chenille s'attaque à tous les parasites de Bruxelles. A Dieu, médaillon de cire blanche qui porte l'image de l'agneau. A mesure que l'on meurt, étranger, une multitude de naissances apparaît. Qu'est-ce donc que ce trésor de la vie qui rétablit les harmonies? Ce coffre, qui se remplit au fur et à mesure qu'il se vide? Serait-ce grâce à un pirate qu'est née la philosophie! Ô Dieu! Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? Moi, Angelot Baulon Dingus, un citoyen de la matière dont se

forment les mondes. Moi le décatholisé, le débaptisé, le débonnaire qui a enlevé ce qui lui barbouillait. Je suis abandonné dans cette histoire humaine qui se corse, se complique, devient plus importante, plus intéressante, plus piquante, avec son cortège d'électrons, alors que je gravite autour d'un convoi d'harmoniques. Qu'importe moussaillon! Ici le temps a suspendu son envol, il a cessé de paraître. Adieu mon capitaine, l'étendu de l'esprit, voilà le génie de la mort et de la vie. Je pars déchiffrer un cryptogramme dont je n'ai pas la clef... Que Dieu me garde et me protège! Hum! Hem! Je me demande bien de quoi...

Puis, tout à coup porté disparu sans discontinuité, frais et dispos, il se dilua dans le grand tout avec sa disparité d'opinion sans la discourir.

Surpris de cet amphigouri, dispensé de lui répondre bien que sa dinguerie l'amusât, Dukass, flambeau en main s'envolait à travers cette frénésie céleste comme le glissement d'un astre dans une constellation.



## *Le Militaire*

**A**n militaire défunt depuis peu, bardé de décorations, barbiflié, éprouvait de l'attirance au flambeau de Dukass. C'était un esprit du sud, différemment des Chrétiens qui attendent encore la Parousie, ce militaire avait opté pour le Mahdi. C'est un autre envoyé de Dieu qui doit venir lui aussi à la fin des temps pour rétablir la foi corrompue et la justice sur la Terre. C'est kif-kif! Un seul et même ruban de Möbius. Pensées chrétiennes et ses sœurs religieuses, une bombe humaine, un réseau dédaléen sous les tamtams de la darbouka et de dawamesc.

Resté impavide à travers les guerres humaines qui ont immolé d'innombrables victimes, malmené par le Sablier du Temps, son histoire armée était désormais engainée. Il reprit jour à la vie, ce militaire, ce tueur d'homme qui marchait autrefois au son du fifre et des tambourins.

Dukass l'interpella à son approche sans gêne:

— Ce n'est pas un lieu où l'on gobe les mouches dans cette infinité des naissances. A qui ai-je l'honneur?

— Oh, quelle spontanéité! Je ne suis qu'un nouvel arrivant, originaire des Maures, ancien harratin, répondit-il. Débarqué chez les sept sœurs, l'amas ouvert des Pléiades dans la constellation du Taureau. Longtemps, une maladie me rongea et me voilà maintenant enfin libre de mon passé de goétie grâce au Sablier du Temps qui m'a passé au moulin à légumes. Miraculé des frissons de l'horreur, pleins feux dans la mélasse, à entendre sans cesse des voix de méla-cass et jusqu'à devenir un misandre, j'ai méjugé de mes capacités sur cette terre gorgée de sang. Les dispositions juridiques des guerres m'ont grignoté mes privilèges d'homme et guillemeté à côté du verbe. Dans mes masques militaires en partage avec Mars, je rampais dans ses symboles, je frappais le ciel avec des pierres tombales, dégagé du temps, de l'espace et de la raison. Convoiteux de gloire, l'habit de guerre me donnait un honneur infiniment plus précieux que la vie. Transformé en un monstre incompréhensible, j'avais le cœur du côté droit, le foie à gauche. Inapte à comprendre ce que je détruisais, je ne voyais plus ma vie intérieure. Mon corps changeait de nature et mon sang prenait un autre nom. Mes pensées n'étaient plus miennes, elles étaient scellées dans un mur pour soutenir une poutre. Sans tissu social, piètre et sans génie jusqu'à la sclérose de ma conscience! Je croyais que mourir pour des idéaux inscrirait mon nom dans l'histoire céleste. Ils m'ont trahi et j'ai tenu parole. Nos supérieurs de l'école militaire interarmes nous enseignaient à penser comme des aigles, or, nous n'étions que des poules qui se contentaient de quelques grains dans une basse-cour militaire, de cadavres encore debout. Eduqué à la conduite jusqu'au-boutiste, à faire des contrecarres à

nos adversaires, à agir à contre-biais, je prenais le contresens de la vie au milieu de tirs contre l'artillerie, les batteries de l'ennemi. Nous étions devenus des hommes de guerres saintes conduites pour des motifs religieux, avec des noms de guerres devenus inhumains. Calqués par les remous au sein du gouvernement, de façon à ne plus être une image humaine, impliqués dans le châtement et la récompense. Libéré et remis à ma conscience qui autrefois guerroyait dans le gouffre de l'oubli, je guette en cette nuit l'occasion de mon étoile attentive. Les guets-apens de la Terre comme instruction me servent à conjuguer mon verbe sur le temps du devenir. Transformé en esprit incurieux, en une sentinelle du sommeil de mes nuits, mon enfant d'argile gigote à nouveau, après cette rentrée dans le giron du ciel. Sans cesse renaître et mourir. Le Sablier du Temps ne s'est pas comporté comme un magistrat chargé de rendre la justice en appliquant des lois terrestres. La seule qui préside au Ciel, c'est l'appel à la conscience et l'homme qui a deux sous de jugeote, qui qu'il soit, peut reconsidérer et estimer sa richesse intérieure, confirma-t-il. En cette nuit, je représente une nouvelle voile qui se dessine dans cette immensité; je décèle ma conscience autrefois tombée en désuétude. Le sort ne me destinera plus derechef. Et toi, frère, qu'as-tu représenté pour faire ressortir ta forme et ta couleur sur Terre?

— C'est à dire que tout comme toi, frère, je suis un cas. Dukass est mon nom. Je me suis introduit dans l'ésotérisme sans y avoir été invité et comme je n'avais pas inventé la poudre ni le fil à couper le beurre, comme un perroquet, j'ai répété à ma manière tout ce que je pouvais faire passer pour réel ou vrai, en

inventant un expédient créé de toutes pièces. Installé sur un trône, tout un auditoire me portait sur un piédestal, comme si j'étais invalide de guerre et, sans le savoir, j'allais emberlificoter des foules entières. J'ai mis à profit l'embellie spirituelle, sans embarras, éluccidant les mystères tour à tour, à coup de Sainte Trinité. Il régnait là des sujets d'élites, d'embarcadères occultes où des tas de voyageurs étaient prêts à s'embarquer. Le cercle des endormis émaillés par mes discours ne pouvait plus s'émanciper ni se libérer de ce qu'ils avaient de plus précieux ici-bas. En apnée dans des chimères, coiffé à la chien, je les chosifiais sans cesse, jusqu'à en faire mes choux gras. Plus ils m'adoraient et plus ils devenaient des chiffes molles. Le chilom du savoir se consommait, j'étais le chiendent et ils tiraient à grandes bouffées. La cage du savoir, avec son langage chiffré en tout état de cause, allait les endormir de plus belle, car les perroquets humains allaient me vénérer sans réserve, catéchiser à ma personne. J'étais devenu un personnage du gratin spirituel, tel un jeu d'orgue devenu électrique, ornemental, avec ce sens inné de l'orientation à l'orgueil oriflamme. J'ai enflammé un cercle qui brûle encore, marqué par une idéologie, à mon service dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Je n'ai pas tué des hommes mais des consciences. Ma capacité d'innover les dieux aux sauces bourgeoises montait en crème jusqu'à l'origine de la pathologie humaine : celle de faire des dieux morts des vêtements usés, qui ont conservé un reste de splendeur. Tel un traître perfide, j'ai traité l'homme comme un minerai concluant d'accord. Avec son ignorance, comme un trait d'union pour lui servir de lien, que l'on peut influencer, manipuler d'un trait. Oui, j'ai bu à longs traits de ce

dessin humain, cette marchandise manufacturée de haute valeur contre des traités de mathématique humaine. Moi, une Poussière qui Pense, la trans-avant-garde de la Gaule transalpine qui, sur une transat solitaire, a transbahuté des tram-trains de savoir dont son train-train a fait de mes adeptes une transaction transcendée. Quelle pêcherie! Tandis que je pédalais dans le yaourt, les fans actionnaient des pédales dans la choucroute, au service de mon orgasme intellectuel, chatouillant mon amour-propre, mon besoin fondamental de considération. Quel spermogramme! Le résultat: une stabulation humaine standardisée dans des normes recouvertes de squames. Je les ai spoliés de leur individualité, spatialisés dans des espaces irréels, grillés sur ma brochette de maraboutages aux denrées rares. Voilà mes exploits répandus sur Terre. Ah! Je l'ai bien faite, la chattemite, à coups de chatteries...

— Pour une démystification, c'est un coup d'éclat, Dukass, avec votre langage châtié. Coup de chapeau, frère! L'homme est bien taillable et corvéable à merci, j'en ai été un bel échantillon de pirate barbaresque! Quant à moi, je vais chercher mon étoile à qui je dois une fière chandelle, me semble-t-il. Un nouveau calendrier se dresse désormais aux confins de ma conscience. C'est que le Ciel ne nous invite pas à la flânerie ici-haut. Adieu, frère Dukass!

— Adieu, frère, moi itou, je vais aussi concourir à cette découverte.





## *Capella*



e gobergeant dans cette atmosphère infinie où l'ambiance s'amalgamait, s'unissait à un tout, l'ambrosie à son comble, Dukass distingua une étoile à couleur de l'ambre jaune. Sa brillance jetée en éclat par intermittences lui semblait familière.

Sciemment, il se rapprocha de ce joyau qui scintillait. Plus il s'en approchait, plus l'intensité de rayonnement et de son éclat lumineux s'agrandissait.

Puis, d'une vitesse supersonique, pris désormais dans ses branches, il fut aspiré par un flux de particules énergétiques inracontables. Juste un ensemble de rayons de lumière émanant d'une même source, un ensemble de plans parallèles qui semblaient contenir la même droite pour se retrouver chez Capella: l'étoile la plus brillante de la Constellation du Cocher, célèbre depuis l'Antiquité.

L'étoile l'accueillit à bras fermés, froidement, l'azorant dans ces termes :

— Fichtre! Par tous les galgals! Qui es-tu pour venir m'achaler dans mon éclat? Ici, tu es à Capella, une étoile qui s'accompagne

d'une aspiration et tu n'es pas celui que j'attends, homme frais émoulu de la Terre! Sache que je n'appartiens qu'à un seul esprit d'homme, d'un amour exclusif par privilège universel.

Poussière qui Pense, en ébullition, restait comme deux ronds de flan. Il s'était trompé d'étoile, empêtré dans sa quête, dans l'embarras, il présenta ses excuses:

— Saperlotte! J'espère ne vous causer aucune gêne. Exhalé dans cet au-delà, avisé de votre lumière qui m'a attiré comme un aimant, par méprise, mêlé à votre faisceau lumineux, je me suis confondu dans votre configuration. Pardonnez-moi cette contrariété, soi-dit sans vous offenser. Votre irrésistible halo flamboyant me rappelle des sommets neigeux que le soleil couchant nimbe de rose, ce qui retrace un retour en arrière dans mes souvenirs.

— Tu parles, homme, comme un bon vin flatte le palais. Tu as dû être doué pour conter fleurette aux femmes. N'est-ce pas le plus beau fleuron pour un homme que le langage qui fleure son âme? Tu serais resté plus longtemps sur Terre, homme! A ce que je devine.

— Oh qu'oui! Capella, comme des romans-fleuves, je pourrais filer encore au rouet une métaphore, des images vivantes, jusqu'au fin fond et le fin du fin, malgré y avoir battu le flanc si souvent, d'avoir joué au rastaquouère longtemps. J'ai toujours boudé la mort, cette inconnue au bataillon, ce bastion de la vie, ce maître bau sans appel. Je courais après une ombre, marchant cahin-caha, le baromètre de la peur à moins six en dessous du niveau de la mer morte. J'utilisais tous les procédés ingénieux des croyances, habiles pour me tromper, me rassurer, usant ainsi d'artifices, affectées,

factices d'un enjouement artificiel, avec de grosses artilleries dites «spirituelles». Devenu l'artisan de mon propre manège, je tournais en rond dans mon théâtre des représentations. Alors que l'existence s'empare et s'octroie mon odyssee individuelle, rocambolesque, d'un calme olympien, omniprésente dans son omniscience, son oasis de silence. D'alpha en oméga, d'aventures en cavernes humaines, tombé dans la panade, remonté en homme d'abord, debout, me voilà enfin. Oh qu'oui! Capella, je resterais une éternité sur Terre pour y taquiner les muses, auprès des mers, faire des rondades sur des plages de sable d'or, au souffle des brises océanes. Centrer de l'argile figuline, jouer avec le feutre de la neige, étaler et retourner le foin. Me laisser aller au fil de l'eau sur une filadière, me feuilloler et me prendre pour un arbre feuillu sous une brise qui fleure l'herbe coupée. Oh! Courir encore sur des nappes de verdure, le cœur inondé de soleil. Construire des cabanes et monter à la cime des arbres, gruger des noisettes et des bonbons. Guérer les rivières, marauder encore des cerises, grappiller dans les vergers et soulever les jupes des filles en écoutant le frou-frou de leurs jupons de soie. Vivre la joie des farillons et leur pêche miraculeuse! En cadence, inscrire dans le rythme des vagues mon corps nu mélangé à l'écume vagabonde et manger juste après une viande rôtie au hâtelet avec mes amis de toujours. Couper la poire en deux et ne plus jamais garder une paire pour la soif, juste des pitchounes pour avenir, pour perdurer. Mon état passionnel, la rencontre humaine en partage, les handicaps à leur paroxysme, libérés dans un opéra comique, une comédie humaine. Oh oh oh! Et ces yeux de femmes qui outrepassent leur

pouvoir, ces pierres précieuses taillées dans l'orbite, cette musique des sphères, cette cosmogonie! L'écouter, les paupières closes. La côtoyer avec noblesse, danser, chanter dans son octave, louvoyer dans son ciel. De deux soleils rayonnés dans une seule constellation. Si Dieu existe, Capella, c'est cela que je lui demanderai: vivre sur Terre sans limite de temps si cruellement imposée, telle une imprécation. Je lui demanderai un progrès universel, rendre des comptes pour son absence. Mort impalpable, elle est exportée sur Terre, sans éducation, sans apprentissage, citadelle imprenable, imprescriptible, impérative, catégorique, impérieuse dans l'insertion de l'inconnu. Sans distinction, elle divertit notre venue au peuple et se moque des premiers au hasard de circonstances et de leurs fortunes. Avec sa pensée de génie, plus belle coiffure de la nature, mère de la démocratie, elle est donnée à tous, tout bonnement. Plus loin que cette apparence rébarbative, je continue ma vie tout en étant mort. Interdépendant sur le plan de la conscience, sous l'impulsion du temps présent qui est désormais mon seul guide et maître. En vérité Capella, la Terre me manque déjà, et avec elle, toutes ses splendeurs innées. La rupture entre elle et moi ne fait que manifester une séparation plus profonde. La vie ici-bas n'est pas une spiritualité exsangue, abstraite, formelle, conventionnelle, quand tout s'agite autour de nous, lorsqu'elle tremble de toutes nos peurs. Une certitude, l'histoire humaine est déroutante, parfois à vomir de voir sa machine sociale structurer une notion des classes qui n'est plus maîtresse des questions qu'elle se pose. Au soir de la vie, la mort lève son petit doigt et nous appelle comme un élément de structure. La

fatalité, c'est de ne pas avoir pu l'adopter à ma conscience, l'accomplir, la connaître, l'aimer, la rendre individuelle et libre. Le point de vue de l'homme est-il entendu? Seul avec sa révolte, sa contestation de croire en des dieux inexistantes, incapables d'œuvrer sur la Terre, dans cet univers mystérieux. Par un quarteron d'hommes éveillés seulement! L'homme créé par le droit à la vie, rendu à la mort animée de métamorphoses, marchant main dans la main sans aucun vice du bien et du mal. Qu'est-ce que l'homme peut reprocher à un Dieu inexistant, Capella? Tout et rien. Puisque toutes les messes ont déjà été dites en son nom, dans toutes les langues possibles. Etant donné qu'il est le plus irréparable des vices de la nature humaine. Je capitule par évidence, sans besoin de béquilles, sans cette perte de sang-froid perpétuel... Le cercle des endormis ne sera jamais réveillé... Hélas! Comment mourir à temps voulu puisque cela n'appartient pas à notre vouloir? Je n'ai jamais su la célébrer en plus grand comme un amant heureux. Elle ne dort jamais, elle prend, s'offre, triomphe de tous les mensonges. Sur Terre, née sous son signe, personne ne nous instruit à la mort. Nous sommes ignares dès notre enfance, éduqués dans des machines à fabriquer de l'irréel. Il faut réussir, être le meilleur, le premier, une instruction à nos dépens pour s'assurer la prospérité, la continuité, la sécurité. Qu'importe si nous ne réalisons pas nos rêves! Apprendre à prier Dieu et mourir. Marcher sur le fil de la mort sans apprendre les gestes de l'équilibriste. Quel paradoxe! Jamais! Etoile du ciel, une culpabilité est à son comble, les faibles ont des problèmes, les forts jouent de leurs faiblesses.

— Homme! répondit Capella. Il n'est pas de mon domaine de répondre à tes interrogations qui s'adressent avant tout à une fontaine d'éternité. Voilà ce que je suis autorisée à te dire pour tes pérégrinations solitaires: ton étoile attentive resplendit, brille, à la mesure de ta clarté individuelle humaine, à laquelle elle est liée depuis ta première naissance. Ton étoile, ce reflet immense qui suit ton devenir, est jointe à ton destin, reliée comme les gouttes d'eau sont en osmose avec la pluie. Oui, c'est bien toi, homme, qui fais la pluie et le beau temps de ton voyage. Ton jour sur Terre est un nuage qui se perce tout comme tes nuits sont des vapeurs qui montent. Elle t'attend à l'air libre pleine comme un œuf qui ne peut plus contenir son poussin. Ton seul prétexte plausible de vie, c'est elle! Par sa brillance, elle honore le talent de ta présence, une place d'honneur dans la communauté céleste. Pars la rejoindre, entre en danse dans sa danse. Explore l'architecture du ciel, tu la trouveras, rappelle-toi: aucun homme ne peut ciller devant son étoile.



## *Sheliac l'Etoile Attentive*



travers ce ciel indomptable, Poussière qui Pense, fidèle à sa caravane humaine cheminait. Dans l'ensemble de ce qui existe, d'échanges, d'entrées et de sorties, un seul but: son étoile attentive, un refuge dans l'asile de nuit.

Il vit monter en une circulation impeccable le bras interne d'une galaxie, puis il se dirigea vers le bras spiral majeur, envahi de toute part de poussières et de gaz interstellaires.

L'on peut fouiller une idée, une question, un site archéologique mais, dans ce lieu sans limite, effréné, il ne pouvait ronger son frein.

Il était entraîné par un mouvement rapide, le tourbillon vivant de la mort. Roulé en spirale, des couleurs en formes de cercles concentriques et d'autres, des flux de particules produisaient un spectacle où intervenaient le merveilleux, la magie, le réel.

Lancé dans le vide vers ses projets de vie, tel un homme lige, ligué à son alliance de toujours, ce qu'il contemplait vivait et détrônait tous les carrés magiques, toute la théurgie, la goétie.

Les mystères initiaux qui emmenèrent l'homme à la vie étaient loin des causes, des mécanismes que l'esprit humain cherche à découvrir sur Terre.

Dans des Himalayas, des plateaux au Tibet, des déserts de Gobi et d'Aydar ou dans des refuges indiens de théosophes. Juste de longs silences qui s'ensuivent à poursuivre leurs routes dans des demeures déjà habitées.

Sans personnel. Aucun comportement de foule grossière. Sans prêtre. Sans dieux inanimés. Sans Saint-Suaire de Turin. Sans boniche, sans esclave, sans messe basse. Aucun rêve pieux, sans clou, sans croix ni statue à six bras.

Finies les haltes spirituelles vers une connaissance de plus en plus mentale, guidées vers l'invisible tibétaine. Juste un porteur de l'individualité, une crise humaine qui s'éternise.

Finis les Evangiles retrouvés dans des cavernes, ni arrangements de cercles ésotériques qui s'encerclent de charmes à sonnettes.

Les chambres des dieux ne sont plus à louer.

Tout est libre et sain, sans les guides mystificateurs ou de pittoresques charlatans frustrés par la vie, en solde en Orient, ensuite émigrés en Occident pour nous la raconter.

Les dieux des hommes détiennent le privilège d'inspirer ceux qui ont choisi le progrès de la raison, pour réhabiliter les esprits débiles qui n'étaient pas de taille à faire front à un mystère: le leur. Et à en forcer seuls l'accès.

L'instant présent mis en exergue au cours du temps semblait accompagner l'espace d'un dégagement de chaleur expansible. Tout différent du temps présent qui avait séjourné sur Terre, instruit par

l'expérience, dicté par la conscience. Sous la bannière de celui-ci, Dukass, tel un violon qui ballotte dans son étui, s'avancait dans cette galaxie.

D'espace extra-atmosphérique en flux de particules chargées de hautes énergies d'origine solaire, une secrète attraction le portait vers une étoile qui éprouvait de l'attirance pour lui. Le ciel en attestait: c'était elle mise au ban du cosmos, l'amie du clair-obscur. Bingo!

Elle s'exprima aussitôt en traits d'esprit:

— Dukass, coauteur de mon éclat, ma coalition.

Je suis Sheliac ton étoile attentive et tu sembles m'avoir totalement oubliée. Tu es dans la constellation de la Lyre et, rassure-toi, Orphée n'accompagne plus son chant. Je suis celle qui a des pouvoirs étendus lorsqu'elle est entendue, celle qui fait des étincelles dans le frottement de ta destinée. Celle qui t'appelle à passer de la raison froide à la pensée vivante.

— Ciel! s'écria Dukass. Ma flamme éternelle, mon langage étrusque, ma voûte en éventail. Te voilà enfin!

— Exact Poussière qui Pense, et pour te secouer aussi le noisetier, par la même occasion. Combien je t'ai vu sur Terre, dans la société duelle, exercer une suprématie et faire la mouche du coche, coalescent à des mouvements qui avaient tendance à la coagulation. Je te voyais écrémer les bibliothèques avec tant d'efficacité, effiler la réalité avec les élongations maximales de tes neurones pour en faire de la charpie. Dans l'effleurement de tes pensées, combien de chimères, d'électricité cérébrale se sont envolées jusqu'à moi? Que d'effiloches intellectuelles! Ta tête avait

faim de fatras qui traîne dans les livres, de littérature faisandée remplie de pensées fallacieuses, qui se sont tordues épileptiquement à travers de la pisse-copie. Un eldorado, un trompe-l'œil, tout pour la façade et les apparences, des pensées taillées à facette, les idées factices, les larmes faciles. Les trois coups d'un théâtre comble de fanandels, de faiseurs de miracles, de fanatiseurs. Ah Terre de terre! Tu avais de l'étoffe, avec ton savoir cousu de fil blanc! Avec ton étincelle de génie qui transbahutait les croyances en sociologie de la connaissance. Quel toupet! Quelle cuisine! De plus, tu étais un vrai gâte-sauce. Je te voyais en flagrance, toi, tes presciences: des substances fermentables que tu buvais ferme dans ta fabrique intérieure, jusqu'à fienter les filandres de ton intellect du haut de ton gîte filonien. Tout cela s'accompagnait de coliques flatulentes dans tes conférences au style incolore, chargées de tes harangues pompeuses. Foutre! Tu en as fait du fla-fla! Tes idées en contrebande faisaient feu de tout bois pour présenter ton savoir de fiferlin. Comme les taupes, tu fouissais des galeries. Ton fond mental s'enfonçait sur de la mauvaise feuille littéraire où tu te forçais en portant un fardeau. Tu semblais croire dur comme fer que tu te rapprochais du réel, du naturel, alors que tu le formatais dans un amas de ruines. Ton agitation continue de fourmi, ton ignorance glorieusement étalée a eu un pouvoir d'influence auprès de ceux qui ne peuvent se formuler ce qu'ils pensent. Le cercle des endormis, comme tu le surnommes. Un navire humain qui mouille dans une fosse, une épave entourée d'une gangue de pensées plus mortes que la Mer Morte! Combien tu as pu te mettre le doigt dans l'œil avec ces

théories évanescences, ces cultes de dulie et toutes ces idées labyrinthiques. Tout ce que tu as raconté lors de tes conférences pourrait gonfler un livre de citations truffées d'imaginaire, fidèle au gongorisme. Debleu! Tu n'as jamais jeté le manche après la cognée. Tu avais la cliquette des lépreux qui me signalait ta présence et le clinquant de tes conférences pour attirer l'attention; je ne pouvais pas te perdre! Même cloîtré dans ton silence, dans l'étude de ton clivage du «moi», j'entendais un cliquetis. Comment as-tu pu fixer avec un clip, des pinces à ressort, toute cette «science ésotérique» qui cloque, aboutissant un jour à prendre ses cliques et ses claques? D'indulgence exagérée en tolérance excessive, tu as cru dur comme ta tête à ces croyances du moment. Dans ton lave-vaisselle cérébral, insularisé, tu en as fait des lavages de cerveaux avec tous tes articles laudatifs, ta grande intumescence du langage, la tête laurée. **Dukass, leadership qui édictait des règles sur le monde spirituel!**

Pas l'air de leur présence ici, comme tu peux le constater, tes croyances sont ignées, toi, bien présent! Désormais tu peux faire une croix sur tout cet héritage présomptif. C'est avec l'évidence que tu peux encore grandir progressivement dans une suite croissante, à la vie à la mort. Sur Terre, l'évidence est tellement une présence réelle, qui existe dans le maintenant, que la myopie individuelle humaine l'a empêchée de s'exprimer, réduite au silence, muselée, muséifiée, électriée, natellifiée. Ce pour taper sur des tambours collectifs dits «spirituels», des timbales abstraites où vos dieux imaginés résonnent sur Terre à la renommée éternelle, à la notoriété des fins des temps. Quelle misère de la pensée!

L'orchestre au complet de la cochonneté. Fin des temps! Il n'y avait que l'homme, cet artiste du système neurosensoriel, cette caboche, ce tartuffe, pour inventer, combiner avec de telles pitreries incendiaires et répéter l'histoire de ses ancêtres. Dukass! Le temps libre ne cessera de croître dans sa dimension la plus haute, la Création. Celles qui peuvent encore changer la vie, l'humaniser, la déminéraliser. C'est bien l'être féminin, Dukass, qui sur terre éteint l'incendie, le brasier alimenté par des hommes conjugués de fièvre et de souffrances dès le lever du jour jusqu'à la tombée de la nuit, du même acabit. Cette Vénus humaine, cette mémoire élémentaire du monde, cette colonie spiralée, flottant sur les eaux qui se propagent par radiations. Ce train de bois sur une rivière qui ne laisse personne en rade, conduit par des courants détournés vers la vie. Par son regard elle crée, l'homme par ses gestes détruit, sous l'impulsion passionnée de la déconstruction. Cette page du livre de la Création qui convoque, lève le ban et l'arrière-ban, assemble l'homme comme les feuillets d'une histoire. Pages qui se tournent et tournent encore, bien après le creusement d'un tombeau de l'immense appel de la mort. L'être féminin réalise l'homme, calme ses sentiments d'incomplétude, apaise ses images mentales. Elle l'enfante, le nourrit de son lait du firmament, comme ce lien qui unit le limon à l'eau. Avec autant de forces de vie qui se tournent vers le monde et sa source incommensurable, d'une volonté implicite. Le temps humain est inconstant, de façade, l'homme un portrait de face, la femme une exacte souvenance, les voiles au grand large. Dukass, tu as eu la chance sur Terre, d'avoir rencontré ta bien-aimée Chanterelle, ou

alors tu es né sous une bonne étoile! Qu'en penses-tu avant que nous ne parlions de ton projet de vie? Celui que tu m'as confié jadis.

— Etoile attentive! Patiente quelque peu. Tu as appuyé sur la Chanterelle comme un chalin avec ta question à brûle-pour-point. La première fois que je l'ai rencontrée, ce fut en Turquie. En visite dans les cheminées de fées, dans la vallée de Pasa Dag en Cappadoce. Un vieillard chenu était guide ce jour-là. Il nous expliquait comment ces colonnes avaient été dégagées par les eaux de ruissellement dans des roches meubles coiffées par des blocs protecteurs. Tandis qu'il s'adonnait à ses explications scientifiques, je la contemplais à quelques mètres de moi, elle regardait les colonnes magiques. Ses yeux d'un bleu lacustre étaient comme un phénomène lumineux, très fréquent dans le ciel des régions polaires. Dans chacune de ses mirettes se manifestait une luminescence de la haute atmosphère, sous l'action de particules électrisées issues du soleil. D'authentiques arcanes. D'un pays méditerranéen, je me retrouvais tout à coup en Islande, en train d'admirer une aurore boréale ainsi que l'aurore d'une ère nouvelle. Je prenais les auspices, une aura de mystère m'enveloppait de signes avant-coureurs. A l'avance, d'avance, par avance, en avance, je voyais un feu d'artifice sous un arc-en-ciel. J'étais en beauté, béat d'admiration, rempli de bonheur tel le maître de céans. Des yeux comme tels, je n'en avais jamais vu, c'est une certitude. Interplanétaires, ils se sont imposés à mon regard terrestre. Il y eut là, lorsqu'elle me rendit la pareille par des œillades dévoreuses, des instants irréels qui nous éloignaient

du cours ordinaire des choses. Il y avait avant tout Chanterelle, puis les pyramides d'Égypte, les jardins suspendus de Babylone, la statue en ivoire de Zeus Olympien par Phidias, le temple d'Artémis à Ephèse, le mausolée d'Halicarnasse, le colosse de Rhodes et le phare d'Alexandrie, puis moi, un homme toujours amoureux. Rempli d'un enthousiasme qui tenait du délire, je me suis approché d'elle avec une imagination exaltée, une ardeur passionnée comme un ardélion.

— Vous m'éblouissez! lui ai-je dit. Vos yeux ont l'effet sur moi d'un état d'abattement dont je ne peux plus me relever.

Décoloré que j'étais.

Depuis ma déclaration d'amour rouge franc, le Temps Vivaldi relatif à l'ordre des choses nous a collé à la peau.

Ensemble nous avons filé des jours et des nuits plantureuses. Nous avons planté notre arbre quelque part et nous nous sommes installés autour d'un soleil pour s'entr'aimer.

Un pied devant l'autre, le temps d'une vie, on y a bâti un nid pour vivre un pèlerinage de partenaire.

J'étais son paladin, elle une rivière de Lydie qui roulait des paillettes d'or. Chaque fois que je croisais son regard, j'avais l'impression de pagayer dans le Pacifique, le soleil revenu sur l'horizon.

Cela me revient à l'esprit.

C'était comme si je devenais un miroir métallique adapté à une lampe, pour réunir, réfléchir les rayons lumineux du souvenir dans une direction déterminée, avec un seul effet rétro-actif.

En pensée avec elle, je respire encore, elle me donne du ressort à l'âme, mais la vie m'a condamné à vivre et à mourir seul, solitaire, accompagné par une entrée, un début, un commencement, un seuil...

L'image de Chanterelle est si vivante que j'ai l'impression que le dehors et le dedans, cette dimension infinie, inventoriée par l'existence sur Terre, m'entraîne vers l'infinité d'autres dimensions.

Cependant qui me voit? Si ce n'est ma conscience, ce regard du dedans.

Avec Chanterelle, j'ai découvert ce qui existait au plus profond de moi-même, la nature intime qui constitue l'essence de mon «être» intraduisible sur Terre.

Shéliac! Elle avait ce don de pénétrer ma vie intérieure sans intrusion, s'ingéniant à toujours plaire en toute impunité.

— Une fois, étoile attentive, je l'ai vue danser dans un champ de blé moissonné. Elle avait une jupe en lin blanche, un chapeau de paille qui couvrait ses longs cheveux flaves. Une chevelure abondante qui amenuisait son visage de perle où fleurissaient ses sourires. Glamoureuse, elle exécutait tout un ensemble de mouvements du corps, volontaires, rythmés, accompagnés par les odeurs des plantes herbacées, des érucées, des rousseroles, des roseaux pour orchestre. Se gracieusant dans tout l'éclat de sa beauté, elle laissait éclater son amour pour la vie à travers sa grande passion: la gambille. Près d'un écoute-s'il-pleut qui attendait la pluie pour fonctionner, je la contemplais sur la lisière d'un champ. Une brise de l'ouest charriait une colonie de cumulus blancs dans cette fée à la

coiffe bleue. J'assistais à une célébration de la danse, à l'éloquence du cœur, l'été dansé dans toutes ses odeurs. Alors qu'elle faisait sa Lucrèce dans un lieu édénique, j'étais pris aux entrailles, dépaysé, dépassé, elle m'apparaissait comme une divinité féminine qui se meut en mille jolivetés. Je pensais ce que je voyais, une image pure, ma pensée décalquée sur le monde des pensées. Le merveilleux existe, me dis-je, je l'ai vu, il est de courte durée mais il existe. J'avais cette impression d'entrer dans ma chair humaine, d'habiter consciemment ma carotide. Chanterelle, un caillou poli, un galet blanc arrondi par la mer, moi un ricochet en mouvement perpétuel, côté bris de l'horizon. Pareille à une anthèse, une offrande, j'assistais à l'épanouissement de chacune de ses formes qui, comme des bourgeons, éclataient en fleurs instantanées sous une influence heureuse. Mon intellect, un tégument de concepts fossilisés sous une carapace de glaise encombrée d'humus, mon esprit sous un ballet de météores. Chanterelle, une étoile filante diaprée qui nourrissait mes rêves de bâtisseur et qui jalonnait la carte de ma vie terrestre. Oh mazanette! Le merveilleux est éphémère, un vase poreux qui laisse tout fuir, tout s'évaporer, pourtant une présence réelle. Ma mémoire n'en conserve plus qu'une image vivante. Que je les ai aimés ces moments! Diantre! Combien ils me manquent.

Ils se modifient encore sur ce temps qui m'est imparti, devenu mon univers sonore.

Je me remémore...

Lorsque je dénattais ses cheveux de soie, mes mains glissaient sur des cascates sous l'effet d'une prosodie. Chaque tresse dénouée

me reflétait des vaguelettes sur lesquelles je naviguais jusqu'aux sources du monde. En même temps que s'imposait sa chevelure, mon sens du toucher, tout au long de ses poils de soie, prenait une puissance de pénétration. Sa touffe végétale exhalait des fragrances à devenir foutraque. Et je le suis devenu, sans être orphelin de son dernier parfum, un rappel de tendresse. Cette odeur enivrante, encore palpable dans mes bourdonnements intérieurs, s'élevait en une vision intime, une fraîcheur des sentiments qui magnifiaient sa présence. En réunifiant cette composante mêlée avec soin, sa libre chevelure devenait l'extrait d'une œuvre, de reflets ombrés, de nuances successives, infiniment pures. Mes mains sur ce verbe d'automne, mes dix doigts entraînés dans une expédition de matière vivante, au contact sensible de fibres végétales fascinantes, en brassée d'essences orientales. Mon adhérence poétique, mon rêve d'origine qui avivait mon cavernale quotidien. Tu embrasses encore mon esprit où des images défilent à la rapidité de l'éclair. Elles naviguent, ballottées par une houle céleste qui humanise ma détention passagère, elles oscillent entre le songe terrestre et le crépitement halluciné du devenir. Ton visage, plus éclatant et vivace qu'une extrême-onction me donne l'impression d'un soleil au moment de son coucher. L'expression des traits de ta frimousse me révèle la beauté de la vie jusqu'à lui donner une musicalité divine. De tes lèvres corallines, une fleurante haleine parfume encore nos baisers profonds. Est-ce l'image d'une lumière qui a pris forme par sacrifice cosmique? Je l'aperçois encore cette forme happée par un soleil, cet appel au large dans un grand soufflement de vagues. J'entends ta voix flûtée, d'une

intensité telle qu'elle résonne encore dans les registres les plus élevés des octaves. Elle se déplace, vole dans les airs comme un trapèze aérien relié au verbe. Elle concentre une énergie si fabuleuse que les images vivantes se détachent du tableau de la mort. Ton timbre, une boussole cosmique, un cantique dans les zigzags de mes nuages intérieurs. Ta voix naturelle de femme, à l'ouïr, mon flux d'esprit s'accélère, ma conscience reverdie comme après la fonte des neiges et l'éveil des pousses amoureuses. Mon âme, envoûtée par ta tonalité féminine, mon salut gravée en mémoire dans une voûte rétractée en lumière.

**Puisses-tu m'entendre Chanterelle!**

Ne fais point le deuil de ma mort, par tristesse ou chagrin, prisonnière d'un ressac ou de livres saints. Sur cette terre mortelle, drainée de chimères, je vis encore, enrichi par des millénaires. Mon esprit lavé d'eau, de vent et de sel, le ciel, baptisé d'astres en danse et d'étoiles fouilleuses de nuées. Nouée à la hampe des lettres, des notes de musique, ma partition humaine, nomade, se lit désormais en ondes lumineuses, en mutation dans des sphères jamais accomplies, qui me sont uniques... Au ciel, je rapporte notre amour où celui-ci est né, dans cette membrane du Grand Arcane... Seul dans cet océan divin, je songe à toi ma compagne, mon oxygène en spirale. Je connais enfin le naufrage de ma solitude dans les grâces aériennes où les échelles n'existent plus. Qu'importe cette mort, ce face à moi où se resserre le secret, puisque mes nuits sont désormais sans rêve. La vie sur Terre est courte, mais la mort la rallonge considérablement. Pour monter, les forces du cœur glissent à travers les orifices célestes. J'ai quitté mon cadavre, expulsé de

ma chair, en chute libre dans l'harmonie de l'univers et où que je sois, je suis un invité avec vue sur moi-même. Le ciel pourrait s'écrouler que c'est à toi que je pense.

Oui, puisses-tu m'entendre !

Ma compagne... Dans ce temple où je me meus, ton amour demeure dans mes pensées lucides. Grâce à toi, cramponné d'images dans les explorations de ma mémoire, je suis plein de vie dans l'ordre des étoiles. Ne fut-ce seulement pour te rencontrer sur Terre, le voyage en valait la peine. Qu'il était court ce séjour de magie humaine, où m'était confié le renouvellement sacré de mon individualité. La vie, un échange divin, si présent, si simple, si évident que je suis passé à côté. Manger, boire de la mort, enfoncé dans cette individualité, pensé au Zénith des mondes de la pensée. ... Homme explorateur de l'infini... Que ma conscience s'étende au sein d'une rumeur céleste, oui pour qu'elle te rende visite dans ton sommeil, dans ces nuits qui viennent de l'autre côté. Pour nous, je traquerais encore l'histoire pour te retrouver, dessinerais des cartes nouvelles du monde pour ne point m'égarer. La mort a fixé le départ, je fixerai mon arrivée, dans l'ombre d'une aube nouvelle, à travers les quatre éthers, j'écrirai encore et encore les grandes lignes de ma destinée. Mes souhaits brûlent au coin des constellations avec de nouveaux instruments de navigation. Ma volonté demeure en ce ventre noir, issu de ce qui aspire à l'union, avec ses sentiers invisibles pour passer au travers. La statue intellectuelle noyée sous les eaux, sous la brèche conceptuelle des phénomènes, étrangère aux profondeurs. Je suis seulement porté par la poussée du devenir et son pouvoir magique, de manière

consciente à travers les imaginations célestes. Ah Chanterelle, mon partage! Combien j'aimerais que les conjectures explosent à l'avenir pour que ta silhouette intérieure, ta majesté poignante m'enflamment le cœur de franges amoureuses, sous une chevelure lavée d'air et de vent. Même dans un tombeau sous un masque, je déterrerais, après l'avoir poliment saluée, cette mort décrite sur un arc de cercle. Cette joie de te retrouver, une affirmation positive du monde, quoique incertaine, tremblée. Mes espoirs vivent là, à la mime du connu et de l'inconnu... Mon projet de vie est déjà levé, offert à la voûte céleste, allégé d'images dans cette tranchée du Ciel qui donne à chaque homme un nom individuel... L'individualité pliée, déroulée, devant la décision royale, le secret au fond de lui-même. De combien de silences? Sans nom. Je songe à l'attrait de la Terre, à ce temps Vivaldi, dans les cheminées de fée, dans la vallée de Pasa Dag en Cappadoce...

L'étoile attentive prit à cet instant la parole:

— Tes souvenirs sont tatoués d'amour, Dukass. Il te reste sa présence filtrée par les constellations. Chanterelle est désormais pour toi une puissante nostalgie cosmogonique portée dans ton rêve d'origine, que tu retrouveras d'une façon ou d'une autre dans le temps humain. Sa présence s'est transformée en une image palpable dans une brèche du cosmos créée dans le monde des images. Là où le grand façonnage des individualités souffle encore. Quoi qu'il en soit Poussière qui Pense, tu es né explorateur sur des échappées toujours continues, au-delà des limites imposées à ton porteur d'individualité. A cela, te souviens-tu de ton projet de vie, éclairé par les soleils, celui que tu m'as confié autrefois? Jadis,

tu as fait confiance à ta mémoire d'un souvenir, d'une résolution mûrement pesée aux confins de ton retour. Labilerait-elle, ta mémoire?

Cheminaut le long de celle-ci qui s'étendait à perte de vue dans sa caverne intérieure, Dukass cherchait désespérément. Indéfini, il avançait lentement en suivant les sinuosités, entraîné dans une ronde d'images qui se déroulaient dans son esprit. Il demeurait impassible devant ce flot, en face de cette énigme, sans pouvoir se rappeler ce temps sacré, celui qu'il surnommait le Temps Vivaldi. Il avait effectué un long, pénible pèlerinage terrestre, sans se souvenir quand, pourquoi il avait allumé sa lampe au ciel pour s'éclairer encore jusqu'à son séjour sur Terre...

Déçu, il regrettait de ne fournir aucune explication, sans mot dire.

Un très long silence s'ensuivit, à la façon d'une onde qui voyage à travers l'espace.

Puis... Et puis... Un puits...

— Non, étoile attentive, c'est le trou noir au centre de ma vie. Je t'ai confié le but de mon voyage mais je ne peux le revivre, de source certaine, je l'ignore. Totale éclipse, individuelle dans sa revue, porteuse de son projet. Je me mesure à mon creux intérieur encombré de vides, je suis incapable de me souvenir l'avènement de cette réalité. L'instant est réel. Le soleil couvert d'une ombre, celle de la Terre, ronde. Totale éclipse... Seul un masque d'images lestées dans une mémoire collective. Seul, dans un cercle d'endormis, aux habitudes invétérées.

Eclipse, au seuil des limites de mon savoir.

La rumeur d'un passage au pied de ma genèse. «Moi» naufragé, nomade, jusqu'au seuil de ma nouvelle condition humaine qui se prolonge sous une voûte étoilée. Où il est inscrit sur sa clé sculptée:

«La vie se déploie toujours au-devant de l'homme où la transparence des nuits, ce vaisseau de cellules blanches échoit dans le monde arrêté des jours.

L'âme humaine reflète la couleur de ses nuits.

L'obscurité brûle ses sens visibles, mais à l'aube, ses yeux sont encore éblouis d'une blancheur laiteuse, une terre nouvelle, un jour à neuf. Seule ordonnance, une remontée de l'estuaire captée en mer qui découvre alors ses vagues déferlantes.

L'océan s'ordonne, l'homme trouve sa navigation vouée aux vents, destiné à redevenir comme de l'écume.

«Affranchi de ce temps où il était cloué à des dieux, ficelé de boue, de glaise, d'histoires imaginées.»

Que puis-je dire de plus, étoile, je dois peindre sur mon unique toile. Un seul état de fait, descendre dans ma galerie des couleurs de l'âme avec comme entrée, ton paysage, comme sortie, mon état de conscience actuel. Le lit de mon destin tremblé de limon halète à la moindre respiration. Est-ce celui de ma première incarnation, de mon esprit vierge?

Le Temps Vivaldi, encore un rêve à réaliser.

Le «Verbe éclipser.»...

...«Moi», son ombre humaine.

— Quelle poursuite mystique! dit-elle, surprise par sa fougue. Le reflet de ta vie intime est baptisé sous le nom de la recherche.

Vois-tu, sur Terre tu as édifié les foules, tu écumais les mers de piraterie des connaissances où l'évidence était absente des cénacles que tu prônais, de tes croyances enfantines.

Agrippé au carbone, libéré par l'oxygène, c'est sûrement le seul moyen que tu aies eu pour donner un sens à ta vie. Je ne t'en veux pas pour autant. L'égarément lucide dans un jardin de l'enfance est le signe d'une quête humaine qui se plaît à évoquer les richesses de la vie ignorée.

— Quel était mon projet jadis, étoile?

— Ta mission danse désormais dans un ballet de météores que toi seul peux retrouver. Sans attache, sans ossature intellectuelle, tu es seul dans la nuit marine. Sache qu'avant de rencontrer ton projet de vie, tu dois faire offrande à ta Chapelle. Elle aussi tu l'as oubliée. C'est à elle que tu dois ton arrivée sur Terre. Elle t'apparaîtra dans ta remontée entièrement ouverte vers l'infini, orientée vers la source, avec le souvenir des millénaires. C'est avec ta Chapelle que tu te plongeras dans la mémoire du monde, l'entéléchie. Tu ressentiras ta vie dans son unité première, l'éternité éclairée. Ta Chapelle fera tonner le canon de ton retour parmi les hommes après avoir tenu compte de ton degré d'évolution. Parole d'étoile, j'espère que cette fois-ci tu ne te compareras plus à un homme frappé de connaissance au pied d'une croix imaginaire. Plus l'homme veut remplir la totalité de l'espace par des pirateries qu'il tient pour vraies, plus le malheur s'abat sur lui, à coups de fatalité, à coups d'épouvante. Dieu n'existe pas, Dukass, et aucune entité ne peut s'autoproclamer Dieu ou Diable venu d'un enfer irréel. Par les

mécanismes de la peur, les humains sous le coup de l'évidence ont inventé des secrets et des dieux pour assurer une morale à coup de bric-à-brac.

— Est-ce possible ? Schéliac.

Dieu n'existe pas!

— Dukass, le mystère suprême de la vie n'a pas reçu son impulsion, ses gestes de création par un Dieu qui s'est créé tout seul, initié dans le secret. Ici-haut, les fariboles ne subsistent pas. L'irréel ne peut demeurer au Ciel, sa place se trouve dans la tête des hommes. Tout ce que vous intellectualisez sur Terre à son compte ne sont que des balivernes, tout comme le Père Noël, votre grand menteur de l'enfance. Dukass, l'homme ment à un tel point qu'il est persuadé dire la vérité, il pense ensuite vouloir et choisir. Allons donc! Toutes ces extrapolations ne sont que des tuiles détachées d'un toit en décrépitude. La détresse sur Terre pour l'homme, c'est sa relation avec l'inconnu qui fait de lui une tuile assistée par une charpente pourrie. Ce n'est pas la communauté céleste qui a mis une distance infinie entre elle et l'homme. En imaginant des dieux qui n'ont jamais existé, l'homme a créé à ses devants une frontière d'immobilisme dans ses pensées. Ce qui justifie sa lente évolution bornée, résignée par des moyens intellectuels, des machines à communiquer, des croyances populaires consignées dans un calendrier qui les déshumanise sans qu'il s'en rende compte. Toutes ces facéties chatoyantes, inutiles, engendrent des énergies subtiles qui empêchent le développement de la conscience humaine. La transmission du temps fragmenté est la maladie la plus contagieuse sur Terre. Un virus qui perdure le temps d'un pèlerinage, l'utopie à son

comble avec de fraîches apparences. Cela ne dépend pas de la communauté du Ciel que l'homme grandisse à mesure que votre vie passe. L'homme préfère que Dieu lui vienne en aide en personne, ensuite au secours des peuples qui sont tombés dans la servitude, au détriment de leur individualité. «Le groupe bestial.» Les belligérants augmentent la population de peuples belliqueux! Ils se conduisent comme des perroquets, des «Pinocchio» inadaptés aux époques, aux changements, atteints de paniques, de frousses, de névroses. Angoissés à l'idée que leur cage s'ouvre, que «Gepetto» disparaisse. L'homme a-t-il peur de regarder les choses en face? Les métamorphoses, qui sont dans l'ordre des choses. Hélas! Les thérapeutes sorciers d'une portée incalculable se reproduisent comme des rats d'égout. J'ai le regret de te dire, Dukass, que la plupart des hommes de vos jours, sur Terre, ont fait du monde spirituel une triste image matérielle qui augmente brusquement d'éclat.

Vide, abstrait, cruel, le symbole de l'être humain pensée-image, un ermite sédentaire brisé, fragmenté par les âges.

Il est l'heure pour toi de partir à la rencontre de ta Chapelle qui t'enseignera davantage sur ce monde des cohabitations, dépourvues de masques éphémères. Après avoir rencontré ton projet de vie, tu reviendras me voir lors de ta nouvelle descente sur Terre, porteur de ton glaive cosmique. Tu me le confieras comme jadis ton odeur de Ciel comme un fumet qui s'évapore, de plus en plus solitaire.





## *Sulimane Le Don Juan*



'un rythme exogène, d'un glissement naturel, avec l'harmonie d'un orchestre, l'étoile attentive introduisit Dukass en direction de sa Chapelle pour qu'il poursuive la mission qu'il s'était assignée. Il se trouva au-dessus du «monstre», la massive Éta

Carinae, l'une des étoiles les plus étranges de notre galaxie, la deuxième étoile la plus brillante dans le ciel.

Il se laissait emporter avec une passion irrésistible, acteur, témoin du parchemin de sa vie future qui se déroulait. Soudain, un esprit qui semblait descendre passa près de lui sur le même plan galactique :

— Sois le bienvenu, toi qui montes, dit-il enchanté. Quelque peu surpris, Dukass lui rendit la pareille avec courtoisie.

— Je me présente, Sulimane le poète, un buisson qui brûle et qui ne se consume jamais. La houle céleste emporte ma barque sur Terre désormais, après tant de péripéties et de mouvements d'âme. Et vous, compagnon de la nouvelle civilisation?

— Je me nomme Dukass, à la recherche de ma Chapelle, ma douce fontaine pour l'assoiffé que je suis.

— Au nom d'Altair! C'est un lieu où l'air embaume comme la cire et l'encens oriental. Les bombardements de météorites y sont très fréquents. J'en viens, il n'y a pas si longtemps.

Et sur Terre, cher confrère, que faisiez-vous avant de laisser votre cadavre pourrir dans la tombe? Conte-moi vos vertus.

— Ah! Sur Terre! Par Cupidon! Vous voulez vraiment savoir! Je vais vous le dire, la véritable opinion que j'ai de moi, même si ceci doit vous choquer, très cher.

J'étais un mouton de Dieu nourri du pain qui chante, sans songer à mal, je bêlais des théories dans des immenses étendues ésotériques. Déguisé en Occidental tourmenté tel un violon mal accordé, j'ai troublé l'harmonie du silence. Je conjouissais dans des connaissances dédaliques, pour apprenti sorcier. Autoproclamé déchiffreur de l'inconnu, je dégoisais d'interminables discours lors de mes conférences qui défatiguaient le cercle des endormis, alors que la connerie dégouttait continuellement de mon intellect dans tout Paris. Pour vous dire, j'ai accouplé le mensonge et la crédulité, ensuite j'ai mangé les fruits secs de la connaissance à m'en faire péter la panse. Oui m'sieur! De conférences en conférences, tel un orateur, je prônais des paroles séduisantes, de la sottise en action que je jetais à un public qui ne suspectait pas ma sincérité. Je me pavanais en phrases pour commenter un monde spirituel que je n'avais jamais vu en dépit des masques dont je l'affublais. Je le racontais avec des mots irrationnels, avec une telle variété de sens qu'aucune monotonie ne s'installait.

Chaque auditeur renforçait ses convictions sans se permettre le bon sens du doute, faute de mes propos. Quand venait le temps des questions, on lantiponnait bras dessus bras dessous. Quel camouflage! Je projetais mes impulsions de la connaissance avec des paroles à la fois cachette et haut-parleur qui sont allées au-delà des valeurs existantes. Tout cela pour créer un monde imaginaire qui devenait réel dans la hiérarchie des illusions, à mon insu. Oui m'sieur, cela est étrange! L'homme prend son parti de ce qu'il ignore, quitte à oublier totalement l'ordre naturel de l'univers. C'est certainement l'exploit psychologique le plus dingue dont il soit capable: un leurre baroque qui tournoie dans des directives mentales, s'égaille à de la pensée morte, dont le fil conducteur n'est relié à aucun cocon.

Voilà que je jouissais après de ma personne sous des cascades d'applaudissements aussi vraies que de l'arachide, aussi vraies que tout ce que j'ai enseigné disparaîtra un jour au premier souffle de la tempête. Mes fermes appuis se sont effrités sur le sol, ensevelis avec mes os glacés. Plongé dans un sommeil impossible à réveiller, je me suis ranimé ici-haut grâce au Sablier du Temps. Il m'a ramené sur le continent de ma conscience que j'avais déserté pour des nuées d'orgueil et sa flotte individuelle. Pouvez-vous vous satisfaire de cette réponse si brève soit-elle?

— Sans nul doute, l'oreille est le chemin de l'évidence, les forces du cœur son grand retour, je vous ressemble tant si vous saviez. Quant à moi, si je peux me permettre, je surfais sur des strophes, toujours à la recherche du même prétexte pour vivre. Avec des prouesses donjuanesques, happé sans cesse par les

femmes câlines, stationné dans des artifices tournants, je me suis perdu dans la rotondité d'une sphère, la mienne. Le comble! Je me méprisais moi-même. J'étais l'opposé d'un chauffe-la-couche, un chauviniste mâle qui consentait à toutes les compromissions. Je fétichisais le plaisir fugitif emporté comme un fétu au vent. Ma passion: conquérir des êtres féminins et conquêter leur cœur avec la même fougue d'un Gengis ou d'un Tamerlan. Je suis un rendu boiteux de mes passions hédomiques, d'une existence fangeuse, du libertinage, comme si j'avais passé ma vie dans l'éclosion d'une couvée. Bloqué au stade de l'efflorescence sexuelle, de l'inconstance de mes sentiments, je rêvais sans cesse des épanchements effusifs des romantiques, l'instinct génésique. Des rencontres femelles impossibles à dénombrer. J'étais dépendant de ma séduction, voué à leurs lames, je passais de la cendre à la flamme, festinant, écorché vif, arbitre des élégances. Jusqu'à me soumettre aux furies de l'amour, me croyant toujours libre, avide, je remontais les fleuves. A l'affût de lingerie froufroutantes, de belles gambettes gainées de soie, d'une proie que le feu avait laissé s'échapper. Il y en avait partout, éparpillées comme des miroitements d'étoiles, ma lasciveté, ma lubricité ne regardaient qu'une seule chose: déflorer de jeunes femmes avec les hommages qu'il se doit. Un seul souhait, la fringale érotique, me pelotonner dans la chaleur de leur corps gracieux avec cette saveur de la chair, sans jamais songer à fonder une famille. Brinquebalé auprès des femmes, je parcourais les loges de la concupiscence jusque dans les soutes de terrifiants plaisirs charnels, chauffé de fée verte, toujours prêt pour faire frairie. Encombré de visages, de souvenirs,

de nouveaux trophées, de plus en plus muré en moi-même, tel un vampire je devais me nourrir de prêtantaines pour avoir l'air vêtu d'un costume toujours neuf. Je contemplais chaque nouvelle conquête en état de transe, fervide, dissolu, lubrique, subtil, intuitif, partagé de toute évidence entre ma folie et ce que j'allais découvrir, toujours en surcharge sur ma blessure ardente. La femme était devenue pour moi un Dieu vivant qui m'obligeait à quitter mon âme pour aller vivre dans la sienne. Le cœur mangé comme une fosse à volcan, le «moi» en lave. Je me donjuanais pour les conquérir, un jeu que j'avais appris dans l'aristocratie pour changer d'ennui. A la longue, elles n'étaient plus que des poupées folkloriques que j'habillais de mes costumes pour renouer un lien avec mes fantasmes. Chaque nouvelle rencontre, une fonte des neiges, un vaisseau tentaculaire sur lequel je me hisçais à la nage, une distraction à la hauteur de mes peines jusqu'au seuil de la nostalgie, de l'insatisfaction. Sous la houle des apparences, absorbé par des parfums envoûtants, je me sentais obstinément aspiré par les entrailles de leur corps. De ce lieu où je fus expulsé, naguère par ma propre mère. Un jour, je compris ma folie et, à compter de cet instant, je ne pus retenir mon cataclysme intérieur. Je n'étais plus qu'une armée de bourdons qui s'efforçaient de rejoindre la reine des abeilles. Un paon qui gardait continuellement déployées ses ailes dont les reflets changeaient suivant le jeu de la lumière. Pourtant, arriva ce jour où mes ailes sont tombées. Je ne voyais plus que le squelette brûlant, dramatique de mon délire, de mes besoins. Seul dans ma basse-cour intérieure, je ne plaisais plus, des cernes bleus entouraient mes yeux pâles, alors

que mes cheveux blancs étaient rêches, mes lèvres ternes, mes dents chagrinées. Chaque fois que je me voyais dans le miroir, je ressentais le désespoir:

«Va-t-en Sulimane, hybride du séducteur, du calculateur, et tranche-toi la tête qui n'est ni celle d'un ange ni celle d'une bête. Fais-toi hara-kiri si tu l'oses! Un homicide de soi-même! Hors de question.»

J'ai rendu l'âme au ciel quand la mort est venue me libérer de ce fauve affamé que j'étais. La plus aimée me manquait, c'était mon âme. Tout au long de ma vie d'adulte, j'ai habité ma biographie où l'air dans mes septaines avait l'odeur de la chair en sueur, chargée d'épices de cannelle, de noix et de muscade.

Insatiable, dévoreur au joli cœur, accro dans les moments difficiles, ingénieusement, je trouvais une solution, l'envie chargée de foudre et de vents. Tel était mon salut, mon bonjour, mon au revoir au monde grosso modo. Les derniers mots du Sablier furent ceux-ci à mon égard:

— Sulimane, là où tu as échoué tu réussiras, va, ton étoile attentive t'attend, va... en toute conscience...»

Le récit de ma vie, c'est que personne ne put me dire que je souffrais, que j'avais tourné le dos à un ennemi, moi-même. Quand je partais faire la cour à ces dames, la même anxiété se répétait: qui est la plus belle? Cette question se répandait jusqu'aux racines de mon «être», sans jamais recevoir une seule réponse. Malade du vertige de Vénus, épris d'une terreur mystique, je découvrais les instants les plus créateurs pour séduire, plus adaptés à mes faims gourmandes. La substance de la rencontre,

comédie en délire, pour me remplir d'autres réalités. Je recréais la femme encore plus belle, plus exaltante, plus à mon goût, la débarrassant de tout le superflu.

Avec cette peur incessante de me séparer du monde qui ne précisait jamais sa signification. D'un côté le monde, de l'autre la femme, la lutte recommençait sans cesse, j'étais prisonnier de mon astralité. L'unité divine originelle sur Terre est la femme et il n'y a plus que moi autour d'elle, en orbite. Par stupidus! Il n'y avait pas plus beau couillon: Sulimane, le buisson éternel! Heureusement que la mort n'a pas perdu sa faux, sinon j'aurais continué à le croire encore, en amont de la thaumaturgie. Le plus grand jour de ma vie fut ma mort libératrice, la princesse des légendes m'avait ouvert grand ses bras. C'est elle qui m'a séduit et rendu ma liberté après tant d'années d'égarements, hanté de femmes juchées en vigie dans mes souvenirs. J'en avais fait un être apathique. Je ne célébrais plus le soleil, je vénérerais l'eau, cramponné aux plis de leurs jupes, des consolations à mes maux où je pensais avec mes mains. Une sorte d'aliment divin, ma propre eucharistie qui s'emparait de moi à chaque marée montante, dans le tournoiement des vagues où je respirais leur haleine fraîche, pétillante. En attente d'une autre marée, je descendais dans les souliers de la chanteuse, retranché dans ma pathologie, sur mon retour triomphant, apprenant davantage à me servir d'elle sans me livrer. Mon esprit était devenu une vague jusqu'au bout du monde, avec des instants de vie, sur le rivage des odeurs maritimes. Désormais au grand large, dans le spectacle merveilleux de la mort, j'ai compris mes nombres impairs, mon terrestre jeu avec la lumière qui flottait dans les mirettes des femmes. Un

reflet dans la séduction, le chemin de ma perte. Quand je me suis retrouvé face au Sablier du Temps, debout sur un pied chancelant, l'autre qu'un soupçon guide, il m'a fait valser Strauss à travers les douze constellations. Voilà Dukass, ce que j'avais encore à dire, heureux d'avoir pu le confier une dernière fois.

— Quelle confession, frère humain! A présent, j'aperçois pour la première fois ce que peut être un Don Juan, ses excès de séduction. Combien il est sain de jeter derrière soi un regard apaisé sur le passé! Tout comme moi, la tempête a duré jusqu'au terme d'eaux déchaînées de la peur d'un vide, un vide visiteur de l'étrange. Un jour ou l'autre, nous nous sommes tous approchés et nous nous sommes mis à le regarder, ce vide qui décline vers le couchant. Il était plus facile de s'en détourner pour devenir à son tour un autre vide avec ce stupide besoin de vouloir démontrer ce que l'on croit, ce que l'on tient pour vrai. Alors que nous aurions pu dominer la peur de cet espace qui apparemment ne contient rien, juste l'habiter avec un cœur incroyable dès que nous commençons à nous fier à lui. Lever la main sur lui comme pour le bénir, s'en approcher, lui fredonner l'Hymne à la joie, le spiritualiser. Cette nuit, nous ne sommes ni objet, ni matière face à notre liberté, la seule rescapée de notre voyage. Et dire qu'à travers toutes nos folies se sont attardés des espoirs! Prendre encore des libertés afin de les rendre libres à leur tour. L'éternelle conquête! En cette nuit qui ne tombe jamais, Sulimane, la Terre m'apparaît comme une ruine vue au flambeau, les sociétés obstinées à méconnaître les bases fondamentales de la nature humaine. Il n'y aura donc jamais de liberté sur Terre, sinon chez ceux qui la pensent et

qui la vivent. A quel prix? Trop proche d'elle, j'en oubliais sa présence, son goût, et finalement j'essayais d'assumer celle des autres dans une servitude emprisonnée dans des fers que j'avais forgés. Ce qui faisait jouir en moi un bien perdu. Je faisais ménage avec la morale, les connaissances occultes, les vieux alibis des traditions humaines, l'ignorance et le mensonge. C'est tout ce qu'il me restait de mon vide pour n'avoir pas su l'habiter. Quel imbécile! Rien de mieux pour endormir la vie qui se tient là. Folie que de toucher le chignon à l'ordre des choses! Maintenant, nous voilà au-devant de nos lampes que nous n'avons pas tournées contre nous-mêmes, sous prétexte d'avoir vendu de l'eau de Jouvence. La liberté est bonne, mais seulement dans son élan, il ne faut surtout pas s'arrêter car elle disparaît aussitôt. Voilà ce dont il fallait s'apercevoir sur Terre. Hélas! Mes connaissances n'étaient qu'un usurier qui, pour dix minutes de joie soudaine qu'elles procurent allaient alourdir mon existence de dettes avec sa cargaison de mensonges. Amer savoir que j'ai pressé avec sa suite imaginaire, soumis aux caprices de mon intelligence, pour divertir la lassitude d'un petit monde monotone. Les portes du cœur sont d'un accord inévitable avec celles de la liberté. Frère Sulimane! Les ouvrir, s'en aller encore pour se donner la peine de renaître, rien de plus. Prendre la barre, tendre des embuscades à la destinée et essayer d'être maître à bord sur l'océan des apparences.

Voilà ce qui nous attend, après tant de justes erreurs.

— Tes paroles me pénètrent, Dukass. Je me suis hissé au rang de mon projet de vie, fait de Terre, de Ciel, de Mer, de Feu jusqu'au désert de ma Chapelle. A présent, par-dessus

cette clôture divine, je vais confier tout cela à mon étoile attentive, avant de m'incarner dans la citadelle humaine, à l'Est. En espérant ce coup-ci, apercevoir les signes qui se dressent comme des cyprès sur mon chemin. Tu sais, lorsque j'ai découvert mon projet précédent, c'était à en lever les bras au ciel de stupeur! La magie du souvenir s'opéra. Saperlotte! il n'est jamais tombé à Terre, j'ai été loin de lui avoir souhaité la bienvenue d'ailleurs. Une fois dans la citadelle terrestre, je n'en ai fait qu'à ma tête, au lieu de chercher la source d'une rivière, je me suis noyé dans un fleuve. Au diable donc tous ces dieux en terre, en bois, toutes ces statues inertes! A ce sujet, Dukass, je me souviens «d'êtres» qui priaient devant les images pieuses. Ils semblaient vivre l'illusion d'adresser des requêtes au ciel par des prières, en parlant à des icônes. Les indulgenciers semblaient leur passe-temps favori. Lors d'un office orthodoxe, certains fidèles baisaient la main du patriarche, l'égounène, tour à tour. Il y avait le maître de cérémonie dont la sagesse se mesurait à la longueur de sa barbe et les autres qui embrassaient le tableau de la sainte Vierge à la queue leu leu. Tout l'art du maniérisme et du déguisement était joué à la perfection par les comédiens. Comment oublierais-je cette scène d'idolâtrie pure, dénuée de toute conscience? Tout ce manège ressemblait à une folie habitée par des habitudes invétérées et gouvernées par les traditions.

Je n'avais rien vu sur le coup, comme quoi l'artifice peut mettre autant de force dans l'apparence que d'apparence dans la raison. Maintenant que j'y pense, c'était comme si le silence était hanté par de vieux fantômes passéistes présents dans leurs barbes.

«Marionnette en devenir» d'abord, au lieu d'être homme debout. Un jour les femmes auront droit de visite au Mont Athos, cela leur fera les pieds, à tous ces braves qui débitent des salamalecs nuit et jour. J'y pense! Toi qui as trempé dans toutes ces musiques de sirène, tu dois en connaître un rayon sur tous ces Mouvements de l'Occident et de l'Orient qui se sont faufileés dans les détresses humaines!

— Frange de con! C'est sûr Sulimane. Je croyais même qu'à chaque détour d'un chemin, Dieu était assis et m'attendait. Je lui parlais en tête-à-tête, pour te dire combien j'avais déserté mon individualité. J'étais complètement enfermé dans ma chrysalide conceptuelle. Incapable de dialoguer avec mon «être», je prétendais parler avec Dieu en entretien privé. Assurément, ce séduisant esclavage ne sera jamais aboli. Oh misère! Le pire se trouvait à la fin de mes conférences, en osmose avec une avalanche d'applaudissements, des hommes et des femmes venaient me voir, «moi», le porté sur un piédestal. Tel un érudit des quatre saisons de l'âme, j'étais le maître de leur désert, la sueur de leur front, l'os de leurs membres, le sang de leur chair. Au milieu de toutes leurs questions, je répondais avec ma tête remplie d'huile prophétique, écume comme eau, souffle comme vent, aveugle comme sourd. J'étais fier comme le Vatican, à coup de théologie et d'onction royale. Je débarrassais toute ma science séduisante pour davantage les séduire, cramponné à l'irréel, scotché à l'illusion, tel un prince de la Maya qui s'avance vers le bord d'un précipice sans jamais y tomber. Je m'aimais tant au pied de cette grande porte que

j'avais construite avec mes pieds, au milieu de mes adeptes qui, pas à pas, me ciraient mon ego. «Moi», le roi des perroquets, le duc des piverts, le baron des pigeons. Mais quel couillon!

J'étais la connaissance au-dessus de leur tête que je chatouillais deçà et delà sans direction précise.

Qui étais-je donc? Une bénédiction, une affirmation tant qu'ils m'environnaient. En somme, tout comme eux, une «merde d'amphibie» avec guère plus d'ambitions intellectuelles. Or, ce que j'apprends dès lors ici-haut: les croyances humaines ont pris naissance sur Terre et sont mortes aussi sur ce sol qui les a subies. Enterrées avec des cerveaux, des encéphales dont la vie-même, la communauté céleste ne peut s'encombrer, à la corbeille. Faut-il, hélas, que tout se répète indéfiniment!

Et cela, en tant qu'homme immortel, Sulimane, je m'en souviendrais, tout comme de cette poésie de Lamartine:

«... L'esprit borné à l'infini  
La nature dans ses vœux  
L'homme est un dieu tombé  
A la recherche des cieux»  
Merci, Frère, de me rappeler tout ce que j'avais oublié.  
«Mon âme est un regard de l'aurore»

J'étais devenu tellement intelligent, sous une forme si sophistiquée, que l'essentiel m'avait abandonné. Je disposais comme un boutiquier d'une vie lourde à porter. Je commence à prendre de l'essor.

«Qui s'élève avec le matin.»

Sans aucun choc, ma tête rebondie, devenue contraire à mon projet de vie, le papillon dépasse alors à la course l'aigle royal. Impossible!

«Brûle, renverse, dévore»...

Mon savoir était comme une ruche d'élevage, pleine d'une colonie d'abeilles géantes, de compartiments juxtaposés, placés dans ma caisse cérébrale. Pourtant point de miel.

«Tout ce qu'elle trouve sur son chemin.»

Féféféfé! Sulimane, que j'ai joui dans cette citadelle humaine avec ces oiseaux en cage, avec tous ces hommes qui pensaient courir plus vite que le léopard. Ah Flaflaflaflafa! Les flateries de mes adeptes, ces autruches à genoux devant mes paroles salutaires et qui, par surcroît, me payaient pour me donner le change. Faible de chez faiblesse, je me suis lancé alors dans cette soufflerie ensorceleuse. Je vivais de l'amour qu'ils avaient pour moi, et perché sur des branches ésotériques, en fait, je faisais grossir un arbre qui empêchait de voir la forêt à feuillage nouveau.

Je commentais un syncrétisme des philosophies orientales à la sauce mayonnaise de la religion chrétienne, le gosier harmonieux. Ensuite, je sautillais de religion en religion semblable à une anguille visqueuse, difficile à saisir. Religieux sans reliure. Quel testament tarabiscoté, hypocrite, complaisant, plaisant ainsi aux têtes soucieuses et gémissantes! De plus, elles ont converti les consciences humaines en des rumeurs terreuses, des cœurs contrits, de folles absurdités d'opinions publiques couchées sur le ventre. Religions qui mesurent combien d'empans le ciel pur a le droit de donner à l'homme. La chansonnette de la trahison du

firmament a rendu l'homme comme un «animal métaphysique» au-dessous d'un soi-disant Père Céleste qui lui a tanné le cuir à coups de triques sociales. Du jeu de l'égoïsme et du désintéressement, les théologies impitoyables pour de tragiques prophètes à la divine bourrade parcouraient un ciel qui avalait toute la vermine grouillante. Arrivent alors des dieux qui tirent les hommes par les cheveux pour qu'ils montent au ciel. A la corbeille, toutes ces peurs pensives! Le Temps Vivaldi, Frère, ici-haut et ici-bas, ce sera une époque bien plus vivante et engagée. La Terre, notre projet de vie cinglé vers elle. Je rebondis au ciel, des brèches s'ouvrent, des rêves cosmiques dans le grand brasier du ciel qui résonne dans la nuit. Jusqu'à quand faudra-t-il porter cet amour humain plus haut? La Terre, ce sera une joie immense de la retrouver, passant par le ciel pour approfondir cette conscience, cette première cellule au seuil de ma pensée. Ce n'est plus l'amour qui marchera devant moi. On sera coude à coude, on broutera la même herbe au versant d'un coteau solitaire. Je ne peux plus échapper à mes morts.

Comme un tailleur de pierres, je monte, j'ordonne, je structure mon cloître du dedans, le destin d'aucun autre homme.

Un seul slogan: trancher les têtes des dieux anciens, ceux d'aujourd'hui et de demain. En vain, introuvables.

Une pensée sans porte ni fenêtre délivrée par le penseur, laissez-moi redevenir un enfant sur de la tourbe philosophique.

Une vie sociale, non un contrat, des compagnons de route et non des pleutres. C'est ce que je désirerais: rêver que je dépose le contenu de ma tête au fond de mon cœur pour que coule de ma

bouche des paroles de miel. Le merveilleux existe au-dessus de l'abîme. Qu'il m'ouvre les bras, me serre contre lui! Je me mettrai en route vers la grandeur de ma cime. Je me chausserai des bottes de mille lieues pour fouler cette Terre suspendue à l'épaule de la voûte céleste. Dans ma nuit noire, dire ouvertement un jour: mon esprit ne s'appelle plus «moi» il ne s'appelle plus, messieurs dames, il se manifeste!

Je ne suis plus cette taupe humaine qui, sous terre, creuse des galeries de fuites. Des passages de peurs faisandées, enguirlandées de nicotine, de croyances, de religions et de toutes les dépendances qui s'ensuivent, toutes aussi sournoises les unes que les autres. Le Temps Vivaldi me reconnaît enfin, alors que je me souviens de lui. Des larmes jailliront de mes yeux, mon enfant d'argile est revenu modelé par les âges, encore parfumé de la poudreuse odeur d'éternité. Toutes les dépendances, les vestiges humains, dissimulés dans les cendres marines, à six mille mètres engloutis. Carmina Burana émerge des profondeurs, frappe la mer, de sons, de formes, de couleurs, j'écoute et je vibre. L'intellect pitoyable qui débordait de tant de questions écouterait enfin l'esprit et son invincible enchantement. L'intellect apprendrait à se taire dans son cercueil. Miracle!

Que je puisse garder encore ce courage de dire non à Dieu, non aux gourous, non aux maîtres, mais oui aux hommes!

Je ne garderai jamais le silence ahuri des chercheurs de vérité. Toutes les vérités sont courbes! Ce serait folie que de se perdre dans un cercle. Hélas! c'est ce qu'ils font, toute leur vie ils explorent une circonférence et essayent de comprendre la quadrature

du cercle. Aussi con qu'une droite! Mille chemins se rejoignent ici, et ils se sont pris pour des rectilignes franches. Pendant ce temps, les sociétés humaines, ces araignées de la raison nous ont écarté les cheveux pour nous coiffer une raie moutonnée. Que c'est laid! Avec des fiches de payes effrayantes qui jouent du clairon, une retraite au tambour, l'homme mis au tombeau avec ses nuages vagabonds. Tout cela pour donner la mesure à la prostitution humaine.

Sulimane, qui, jusque-là, écoutait attentivement les pensées de Dukass prit la parole:

— Dukass, excuse-moi de t'interrompre: quelque chose me turlupine: quel est ce Temps Vivaldi que tu clames?

— C'est le Temps d'un itinéraire intérieur mon frère. Il est ajusté sous le signe de l'homme, unique et irremplaçable, par l'amère certitude de sa responsabilité. Un Temps où les hommes transforment leurs rêves en réalité, leurs dieux utopiques en mots d'ordre révolutionnaires. Leurs perversions sexuelles en chemin intérieur, leurs peurs en humour. Leurs croyances en bravoure, leurs dépendances en liberté, leurs économies en fraternité, leurs justices en pardon, leurs bonjours en authenticité, leurs fiches de paye en papier recyclé, leurs retraites en allume-feu, leurs saluts en projet de vie! Un seul besoin, la montée des âmes vivantes. Là où la conscience appelle, il faut se hisser.

Que l'immortalité donne naissance à des esprits qui ouvrent le chemin du salut dans des sociétés nouvelles de sens! A quoi bon répéter l'histoire, Sulimane, être comme des chevreaux qui vont têter à toutes les mamelles, des hommes affamés qui mangent à

tous les râteliers. C'est clair comme une tête de marbre au soleil, le Temps Vivaldi ne va pas nous tendre une baguette magique. Rien ne pourrait autant bouleverser un être, sinon la danse du renouveau social. La danse de l'anneau à laquelle il participe avec ses propres pas, aspirant à sa propre musique, à sa propre évolution ainsi que de son entourage. Le paradoxe humain, parfois, c'est qu'il a tellement à dire, l'homme, qu'il reste inflexiblement muet, las de lui-même, douillet, mesquin, les pieds au chaud dans un coin ensoleillé de son oliveraie avec une croix autour du cou pour accuser le coup. Parfois même, heurté au mur de l'inconnu, il révèle un à un des secrets, persuadé qu'ils sont vrais, poursuivant une quête qui s'enfonce dans le mobile et l'intérêt. Sans oublier la grande toile de la ruse, l'amateur d'énigmes, la vie économique qui se nourrit du sang de l'avenir, du travail qui assomme la fraternité à coups de procédés ardu, terrifiants. Elle n'arrive plus à extirper du gosier son serpent monétaire fixé par ses crochets vénéneux, la bête rendue immonde par les hommes... Qui ne consent au changement s'en satisfait amplement! C'est ce qu'il y a de plus noir au monde. Parole d'impie, c'est le propre de chacun. Rien n'est mieux que de briser les systèmes lorsqu'ils sont devenus trop étroits, les moules et tout le matériel de coulage. Je suis bien placé pour le savoir. Sur Terre, je n'ai jamais levé le petit pouce en faveur de ce sujet fondamental. J'avais le poil hérissé, la tête dressée à l'heure silencieuse des injustices et c'est tout. Quel est ce Dieu qui doit venir nous sauver? Je l'ai rencontré: son nom est «personne», c'est à la fois une vision et une prévision. A quoi peut

servir un salut qui réside dans de magnifiques domaines de société de la connaissance? Un arbre dont le feuillage ondule aux mêmes vents? Seuls les infâmes se retiennent à de telles branches. Juste un phare éteint dans les nuits, une pendule qui retarde et sonne la vingt-cinquième heure. A dire bonjour au Ciel, au revoir à la Terre, le tout bien rangé côte à côte. La matérialisation intellectuelle des croyances est belle et bien une projection grossière dont tous les fruits sont dépendants de pesticides sociaux. Comme les hommes politiques, ils peuvent mentir dans toutes les langues, partout et à chaque instant. Ils pourraient se cloner qu'ils le feraient, ces alchimistes endimanchés, tellement ils s'aiment le reste de la semaine!

Ah Sulimane! Il nous faudra aller dans ce cachot de cendres intellectuelles plein à craquer d'arpenteurs du ciel, d'associations de malfaiteurs initiés aux mystères de leur machine infernale, aux blagues de rabbins, aux prédicateurs du samedi. Surtout, ne pas oublier de tout foutre en l'air par des actes de conscience. Quand je pense que tout ce carcan de mousseline, je l'insérais dans ma vie sociale en guise d'appeau, pour épater, pour enlever tout caractère banal au quotidien! Ce fil conducteur de l'ignorance: que la foudre s'abatte sur lui! Je me demande encore quel but je poursuivais en pratiquant cet absurde entraînement, cette gymnastique cérébrale, cette mafia du linge sale à travers un Tout Paris remuant comme une fournaise. Hélas, que n'est-ce vrai! J'ai siégé aussi sur un trône d'ivoire dans cette jungle géante. Horreur de ma bêtise! Que je puisse rire de moi le plus souvent qu'il se peut.

— Bien dit Dukass! Tu vas pouvoir découvrir ta Chapelle avec une étonnante retrouvaille, celle qui précède ton projet de vie, ton absolu. L'arche du réel, l'adhérence, le sentiment d'appartenance, la mission reprise. C'est une Chapelle sans prêtre dont la voûte touche l'infini. Là se trouve un projet de vie qui épampré et vendange seul sa vigne. Ce que j'ai vu, entendu dans ma Chapelle n'était pas un rêve, j'étais pris d'un religieux émerveillement. Notre temps d'arrêt sur Terre est à peine perceptible, ce court séjour dans le monde de l'assuétude a brouillé nos perceptions ainsi que le levain de notre sagesse, la lie de notre conscience. Revenir dans cette marelle sociale, sans attachement, sans illusion, certes avec des obstacles et des durs moments à traverser, qui seront notre plus beau défi. Le Temps Vivaldi, comme tu le nommes, Dukass! Les fils de la «marionnette en devenir» tranchés. Notre condition humaine sera semblable aux métamorphoses du pissenlit. Pas très joli, certes, mais sa fleur est couronnée de soleil suivi d'un merveilleux tour de magie blanche. Revoir face à face cette maison de fous humains que nous sommes, cette lame de fond qui avait accumulé tant de désastres, imposé le règne de l'horreur. Avec pour seule boussole, l'ombilic de la conscience. Se sentir exister, complice de ce sentiment d'appartenance qui évolue autrement en altitude cosmique. Seul gouvernail, un projet de vie en mémoire, sur un terrain débobiné à la juste mesure de nos pas. Seul but, la détermination du but. L'obscurantisme est ce «moi humain» qui éclipse la lumière de son propre esprit. «L'ennemi public», labour et cycle perpétuel. C'est lui, si proche, un «je» qui philosophe sur

son «moi», comme un charbon qui rougeoie. Jeu de la dépendance et de l'aliénation qui prêche des doctrines de vie et de mort.

**A vous deux, «je» et «moi»!**

A celui qui élèvera le plus la voix, de ses deux prétendants qui s'appellent à l'excès: l'amant et le divorcé. L'incroyant donne à l'autre l'assurance d'être délivré du sol qui se crève à ses pieds. L'un joue au sultan, l'autre fait la sultane, et par là même, la délivrance utopique s'autoproclame. Qu'est-ce qu'on couronne lorsqu'il n'y a aucun triomphe? Dieu! Une projection terrestre à la croque au sel. Non, il n'existe pas, il suit les traces de l'histoire humaine dans une ombre collective.

Il est déjà inscrit dans les archives religieuses, page douze et passim. Passez, au suivant... Les «je» et les «moi» ne peuvent pas être éclairés par des paroles ou des livres. C'est comme si du papier recyclé entrainé dans la presse et par un côté il sortait une gazette avec une foule de mots, en tête d'affiche: «Le bâton et la carotte.» Le «je» tire de sa poche une clef, le «moi» ouvre une porte, tous deux s'arrêtent sur le seuil, ils patientent. Qu'y a-t-il? Un vide, d'une extrémité jusqu'à l'autre. Entrerai-je, n'entrerai-je pas? Ciel! Ils ne disent pas un mot, ils se donnent la main. Ils ont peur, les héros! Vont-ils sauter? Seul le «moi» s'est projeté dans l'abîme. Le «je», effrayé jusqu'aux aisselles est retourné dans ses récits errants épingleés à ses pages. La sultane, sans son sultan, est prête pour accomplir la mission que lui avait confiée son projet de vie: se libérer.

A quel prix? Aucun. Il y a ici un enchantement invincible, celui de la liberté, Dukass. Mais à quoi penses-tu? Tu sembles si intériorisé.

— En t'écoutant, Sulimane, je ressens une chaleur, un parfum, et je me rappelle spontanément avec émotion les paroles de mon grand-père que j'adorais.

— Tiens que disait-il?

— Alors que c'était la première fois qu'un téléviseur noir et blanc meublait le salon familial. Une période où le gouvernement Nixon battait son plein de ravaudages, tout comme les «faucons» d'aujourd'hui qui le sont vraiment. Ce soir-là où toute l'humanité siégeait devant le poste à drogue, mon grand pater familias racontait en ces termes, mot à mot:

— «Ils nous ont promis la lune et ont tenu promesse.

Mission Apollo à l'apogée du mensonge.

Ah! La belle histoire sélène.

Ce gouvernement américain a réussi à faire croire, au monde presque entier, qu'ils ont marché sur la lune, fors ceux dont la fortitude ne leur a pas fait défaut.

Quelle mascogne!

Hollywood dans sa toute splendeur d'Halloween.

Quelle citrouillerie cette Maison Blanche!

Ceci est sûr les enfants. Quelle frasque! Tu parles d'un fourbi. C'est un grand pas en avant pour la manipulation, des pas et des pas en arrière pour un trapas de milliers de crédules.»

Constatant ce tour de passe-passe, il s'est écroulé de rire dans son fauteuil et disait encore:

«Même Houdini n'aurait pas pu le faire! Ils ont osé, les pirates, ils ont osé! Ils l'ont fait! Ils ont fardé la vérité! Il n'y avait vraiment qu'eux, eux seuls, pour monter une telle supercherie, pour

manier les téléspectateurs de la planète comme des petits soldats d'échec».

Ce soir-là, la tromperie a fait d'un seul coup avec les méandres de la diplomatie et des satellites.

... Echec... Et Mat.

Un jour viendra où ils feront croire qu'ils auront dansé sur toutes les planètes, sauf dans leur merde. C'était tellement gros cette arlequinade que tous y ont cru. sauf... Quelle calembredaine!

Ô miracle pathologique! L'humanité est tordue comme les images du poste télévision, cet abêtisseur sans égal. Toutes les informations télévisées entrent dans le crâne et repartent en fumée, absorbées par les hommes perroquets. Ils conduisent ainsi leur armée de sous-énergie à l'encontre du mouvement du monde. A croire que l'homme a donné son consentement aux mensonges, a préféré la fatalité et qu'il se plaît à vivre en disharmonie avec le courant universel. L'humanité est heureuse dans son corps pitoyable de cervelles mensongères avec son slogan historique:

«Chacun pour personne, et Dieu, conjecture préfabriquée, pour tout un chacun.» Démerde-toi avec cela mon petit gars. Avec ceci, tous les râteliers sont pleins et la pétaudière spirituelle terrestre pourra se gaver. «Une grande bouffe!»

Les associations occultes diverses et multiples pourront darder dès lors sur les crédules, leurs yeux de condor. Par ici, la chevauchée fantastique! Les maisons d'éditions vont avoir à becter. D'où un humain à deux cornes: Celui qui dit des mensonges, celui qui les croit. Le premier détenteur est un faible, ignorant, menteur, orgueilleux, séducteur, un coquelet, celui qui les croit, un fléau sur

son environnement immédiat. Hélas! cela n'empêche pas que des omelettes foisonnent dans le poulailler.

— Ah Dukass! tes images me font briller de rire! Quand je pense que j'ai été un coquelet tonitruant dans la basse-cour, tel un eczéma qui déformait la vie intérieure de mes «poulettes.»

— Ceci est du passé, Sulimane. Tout comme moi, ne sommes-nous pas devenus les nouveaux adeptes du Temps Vivaldi? Cela dans un ciel, le rideau ouvert.

— C'est tant vrai, frère Dukass! Un temps qui ne nous laissera plus mettre les pieds au-dessus de terre, ni au-dessous. Nous pourrions encore avoir les yeux embués de larmes en regardant les étoiles, parce qu'elles nous apparaîtront vivantes. Tu connais ce proverbe irlandais:

«Qui monte sur des dogmes ne peut plus mettre pied à terre.»

Avec le Temps Vivaldi l'homme se tournera vers l'homme jusqu'au sommet de sa souffrance. A quoi bon se mesurer avec des dieux sans vie? Se projeter dans des mystères toujours inquiets qui donnent tant de fourmillements à la tête et de douleurs au cœur? Tu pourras compter sur moi pour rendre poétique le Temps Vivaldi, ce souffle intérieur qui fait monter la sève. Et qui sait? Peut-être nous rencontrerons-nous ici-bas, dans cette citadelle humaine qui effeuille les âmes, dans une ou l'autre de ces démocraties fondées sur l'inégalité.

— Toutefois, comment se reconnaître comme tels, Dukass?

— Très simple mon frère. Si tu entends un murmure dans ta solitude, comme une brise venue des montagnes, dans ton silence profond. Que ton cœur remue comme les constellations, alors tu

es assuré d'une rencontre, celle du Temps Vivaldi. Si tu aperçois un homme qui aime la pluie, le vent, les pissenlits, les coquelicots rouges, qui porte la contestation sur son visage, l'air grognard, qui parle coram populo, qui défie les fous de faire leurs folies, un impie par excellence qui dédivinise des Dieux inconnus de l'univers; qui décrit, gratouille l'orgueil, la vanité, la conduite des bœnioui oui, qui fait la chasse aux artifices des connaissances modernes, qui enseigne la négation de l'homme, qui se moque des chercheurs de vérités en les envoyant dinguer comme des dépendeurs d'andouilles bouffis d'orgueil; qui épluche leurs pelages divins, qui arrête ceux qui se décrochent du peloton dans une échappée et qui ratifie les divins traités, il y aura de fortes chances que ce soit moi, l'effronté, le sujet conteste, dans la phrase la plus longue de mon village. A mesure que le temps passe, la mémoire fait défaut; il faut veiller, Sulimane. On en a fait l'expérience ici-haut, glissé tous feux allumés dans ce devenir, le souvenir en lambeaux. Serment de la conscience dans sa rigueur, la vie conspire pour nous attirer de nouveau à elle, à chaque instant. La vie et la mort ne sont pas ce que les écoles nous ont forcés à apprendre, à croire dès notre jeune enfance. Des mensonges à avaler sans les mâcher. Plus on s'accordera à cet instant présent, plus on aura la chance de se revoir, lucide de ce moment historique: vivre une nouvelle époque sous prétexte de la dépasser en grandeur d'âme et d'esprit pour le bien de qui vivra. Une certitude frère, il nous faudra recréer cette conscience à notre image, à notre ressemblance, à notre développement d'avant-garde. Telle est l'évidence, ainsi nous pourrons nous renouveler, progresser et nous distinguer de

tous ces systèmes carrés qui profanent la Terre et le Ciel. Pour que la liberté s’approche toujours davantage, il y aura un prix à payer. Il nous faudra bien nous libérer de tous ces appâts alléchants que les sociétés jettent dans la lie du peuple, pour rendre accessible la justice et le bonheur. Nous combattons dans cette arène de fauves affamés et nous sortirons vainqueur avec des pensées et des idées nouvelles pour reconstruire les ruines humaines. C’est aussi mon testament, aussi vrai que la Terre est ronde.

— L’éloquence de ton discours m’inspire, Dukass. C’est comme si j’étais déjà dans un port d’échouage à la marée basse. A marée montante, profitant d’une éclaircie, après l’égermage, l’effet de notre passage mûri, je retournerai aussitôt sur Terre pour éclore une nouvelle fois à l’école de la vie. Ainsi je te dis: à toujours, frère! Bételgeuse, mon étoile attentive m’attend dans la constellation d’Orion, elle s’impatiente de mes nouvelles confidences. Là où la mort s’élargit vers son embouchure, je descendrai le Ciel à écorche-cul. Je retournerai sur Terre, ce jardin abyssal, pour fleurir encore et encore.

— A Terre, Sulimane, rêve pieux éclairé par ton enfant d’argile.

— Rendez-vous au Temps Vivaldi frère Dukass.





## *Jacinto l'Artiste*



entré sur son étoile, Sulimane disparut vers des amas globulaires et ouverts, aux éclaboussures de lumière et de couleurs. Poussière qui Pense montait au milieu de Céphéides pour trouver sa Chapelle dans l'immense arc nocturne qui fluctuait dans les règnes interstellaires.

La rencontre avec ce poète de nuit l'avait laissé dans un état de béatitude qui le comblait. C'était comme si la mort avait introduit entre eux une marge de vie, au beau milieu de la création et du créé, une moire d'inspiration.

A travers toutes ces étoiles pulsantes qui changeaient de luminosité, une âme dans l'intensité de la lumière se rapprochait progressivement de Dukass. Elle donnait cette impression de vouloir faire une halte dans cette voie descendante auprès d'une présence humaine. Ce qui tomba pile poil.

— Comment t'appelles-tu, frère? demanda le voyageur.

— Dukass, je suis en route vers ma Chapelle, la plus solitaire de mon vouloir, sinon, j'apprends à transformer le vinaigre de ma rancune en huile d'olive, pour résumer ma venue au ciel.

— Ah! J'en viens, de cette expédition en ciel étranger, de ce creuset où Mère Nature forma mon embryon de conscience, dans la nébuleuse Trifide. C'est une merveille qui tire son nom du fait que ses régions de poussières obscures semblent se diviser en trois lobes. C'est en ce lieu sacré, que témoin de mes aventures futures, j'ai accordé ma conscience à l'au-delà. Après avoir tourné en rond longtemps dans la grande girandole, cette cinématique des étoiles où j'avais cette nette impression d'égrener le temps. A l'écoute de cette transmutation, de ces pensées qui commencent et qui finissent en art de vivre, j'ai déposé en germe ma nouvelle course en solitaire. Ma vie est devenue plus intense ici-haut, en terme d'existence. Aussi vrai que je m'appelle Jacinto Le Frontin, un découvreur de monde dans la décrépitude de ma civilisation.

— Comment était-ce pour toi sur terre frère Jacinto?

— Pour tout dire, un vrai délire de grimpeur de montagnes peu frayées. Artiste imprévisible, en recherche permanente de mon accomplissement intérieur, à travers des pinceaux, des marteaux et des burins, je m'impliquais à travers des formes et des couleurs. Mon âme comme une porcelaine fragile n'a jamais su prévenir les enchaînements de la dépendance. Je me suis laissé piéger par une compagne de misère, l'alcool, qui m'a fait jeter l'ancre de mon navire dans une mauvaise rade. Il s'est faufilé en moi sournoisement où germaient de vives émotions cachées, à pas feutrés, sans que j'eusse cette volonté de le foutre dehors. Lorsqu'un tonneau de gros-guillaume se débondait, j'étais présent, le cœur débondé pour éclaircir le vin en le décantant. Toujours faible au glouglou qui s'écoulait dans les gobettes, pour

m'égailler auprès de rencontres tel un cheval écouteux. Je buvais ainsi à longs traits l'ivresse des poètes disparus. Au contraire, je l'ai accueilli identique à un vulcanologue passionné de volcans, un spéléologue en quête de grottes naturelles, en dépit de mon garçonisme, signant mon péril individuel. La passion de l'envie s'était insinuée dans mon sang alors qu'une habitude s'invêtérait contre mon gré profond. En passant par la Bourgogne, le Beaujolais, le Vaucluse, régions où le vin coule, j'ai écumé bien des caves, pour étancher la soif des ombres de mon âme et ressentir ma solitude endurcie à l'extrême. Le voyage cauchemardesque de la rivière-vin m'obsédait. Il roulait dans les courants de ma colonne vertébrale endommagée. L'image du buveur invétéré me collait jusqu'aux pores de la peau, la protubérance de mes fesses. Jusqu'à satiété, jusqu'à la nausée, ma vie affective se fixait aux braises des bouteilles débouchées, fascinée par son feu, esclave de la fluctuation de ses flammes. Je suis même devenu sourd à force d'entendre ses pas accompagnés de cliquetis d'éperon. Ma charpente intérieure se pourrissait au-dessus de moi, en ronflement d'émanations qui auraient fait fuir tous les putois du monde. L'alcool, « moi » et personne d'autre, seul dans ma bulle saturée d'effluves de raisins fermentés, d'érections mentales, jusqu'à tomber dans l'indigence. A l'abri, derrière une armature faite de nuits parmi tant d'autres, auprès de mes bouteilles sacrées, couchées, dépitées dans la poussière. Halluciné par ma pathologie, sous les cris de son fouet, dans cet état des lendemains aux lèvres bleues. J'étais enfermé dans mon enfer, fourbu, le faciès vultueux, le pouls filant, endormi sous le fricot, hébété de fatigue, dispersé dans des

mécanismes anarchiques du comportement. La courbe de ma vie se refermait dans une cellule où mon sang représentait un brouillard tenace qui étouffait mon ciel de naissance. Ma vie se déroulait derrière moi à chaque jour qui passait. Mes nuits se pénétraient de secousses continues englouties dans un sortilège. Dépouillé de ma fraîcheur, à l'aube, mon visage pâle et débiffé se mêlait au fond d'un sable vaseux dans ma sombre crypte, cette impasse de mon itinéraire auprès des dépouilles. Quel étrange compagnon de soirées tueuses, aveuglé de fumée avec tout un équipage rassemblé pour satisfaire l'effet de l'insomnie! Au large, en eaux troubles, imprégné de bouillie dans les méandres du langage, captif d'un personnage de roman. J'allais sans cesse jusqu'à la source de la rivière-vin, dévisageant des cercueils flottants soudés par le bouchon au verre. Voué aux furies de mon corps physique, torturé, entouré de culpabilité armée. Mon grand bal en quête de plaisir, de façon uniquement mentale, de transfert en projection dans des souffrances refoulées, de rêves irréalisables. De l'autre côté de la vie sociale, dans un véritable labyrinthe taillé dans la pollution du moi, je devenais un «moi» désindividualisé. Je vivais à découvert dans mes ruines, reconnu comme un artiste qui a mené l'exploration des formes et des couleurs. Ravagé par mes portes d'ombres que je n'ai pu ni ouvrir, ni comprendre. Tout au fond, comme dans la crevasse d'un glacier, je m'écroulais tel un château de cartes. Mon union avec l'art allait se fragiliser, être jour après jour de plus en plus précaire. Entre des brèches de lumière et ma béance sombre, en déséquilibre, le sang noir, noué des nœuds de l'âme en besoin d'amour. A mesure que je buvais,

s'imposaient à moi les alvéoles de mon enfer, une carte géographique détaillant les symptômes qui cassent les âges. Sous prétexte de me dépasser avec des rêves de grands larges, de nouveaux horizons, je me suis condamné à l'effritement, à l'isolement, au grignotage. A mon insu, je m'acheminais vers un étrange destin, assujetti à un réseau de coïncidences funestes. Le plaisir de l'ivresse devenait sans fin, sans maîtrise, le subtil poison m'avait mis en satellite et je gravitais autour de mon «être» à folle allure. Mes peintures se trouaient, un écrasis de taches, mes sculptures se tor-daient la cheville. Mes projets, mes esquisses, noyées dans la rivière-vin, mon visage convulsé par tant d'abus. Ma santé se débringuait un peu plus chaque jour, je commençais à me décatir alors que la dame verte répondait victorieusement à mes appels.

Où était-il, l'artiste? Jacinto! Un saisi de vertiges, plus proche du minéral que de l'homme. La source de la rivière-vin m'attendait sans rendez-vous, avec ses faisceaux noirs, à l'improviste. Ma vie intérieure calcinée, dès mes soixante printemps, postée au pied de mon âme suffocante, un cachot insalubre, un faux témoignage de moi-même. Mon esprit me tendait des bougies que je ne pouvais plus allumer. Frappé d'une marginalité décadente, je tombais en défaillance, l'âme égotante, le corps affecté de toux émétisantes, d'autant plus que je fumais du gros-cul comme un fumeron. Seul avec mon passé, aucune de mes compagnes n'avait supporté la progression de ma maladie. Seul entourage, mon esprit qui peu à peu se désincarnait, et l'alcool cet «anti-moi» qui me harcelait et me confirmait dans l'inévitable déni. Mon corps physique dans une insécurité alarmante, la maladie mentale aux aguets. Mon

ventre gonflé d'ascite, le foie dur comme du marbre, seul pour assister à mon déclin, j'écrivais ma fin avec mon sang. Laissant derrière moi une œuvre incomplète dont une partie était tournée vers la rivière-vin, l'autre vers l'univers. Moi, un pied déjà sous terre, l'âme aspirée à monter, l'esprit à ses devants. Il n'y avait plus de haut ni de bas, ni de droite ni de gauche, seul un horizon de la mort. Ma fontaine ne coulait plus que goutte à goutte. Elle se tarissait, la cirrhose allait me faire disparaître dans l'invisible, prisonnier de mon personnage. Au lieu de m'atteler à cette image conventionnelle, j'aurais dû demander de l'aide, envoyer un S.O.S sur tous les océans. Je ne suis pas la maladie, je suis malade, la différence est énorme. Qui aurait pu me croire? Avec courage, remonter dans mon passé pour saisir ces phénomènes d'hérités physiques, psychologiques! Comprendre en priorité ma famille malade qui a tout fait disjoncter, dans cette société qui se moque bien des fondements de la santé, du corps, de l'âme, de l'esprit...

— Combien votre témoignage me touche, Jacinto, et combien je pense à cette grande faucheuse soutenue par l'Etat lui-même. L'alcool rapporte à celui-ci des dizaines de milliards, sans compter l'argent des stupéfiants. Bien des fonctionnements économiques et juridiques accompagnent la jeunesse dans leur suicide, jugeant ensuite les victimes de son système paradoxal. C'est malheureusement un fonctionnement sadique de la société accepté de tous. Cet alcool connu sous le nom de jeu social ne se distingue en rien des jeux de hasard. Il consiste à produire des crises, crashes, et à prospérer grâce à la ruine humaine. En sapant la valeur magique individuelle, il met en évidence la fièvre de l'agitation, de

l'anxiété, de l'angoisse, falsifiant la vie quotidienne. Mon frère a été pris dans son tourbillon, soumis au traitement de sa dictature populaire qui excite les mineurs à la débauche. Attiser la soif au lieu de l'étancher. Ladite possession et ledit possédé perpétuellement en déroute devant la nature, en fausse posture avec les relations humaines. J'avais beau lui dire que le meilleur usage qu'on puisse faire de l'alcool, c'est de s'en passer le plus possible. Rien n'y faisait. Il était pris par la trame et la chaîne de l'habitude, étant de tirer à soi le plus possible les interdits à l'exactitude mesquine, obsessionnelle, illusionniste. Le jour de sa servitude avait sonné, fondé sur un comportement social où l'abaissement est réel, dépravant. Il ne pouvait plus se gouverner lui-même. Attaché, il ne pouvait plus voir sa chaîne. Il perdit ce qu'il avait de plus précieux : sa liberté. Voilà le leurre! Croire que l'alcool est moindre parce qu'il est en vente libre, il devient anonyme, général et systématique dans tous les lieux de la vie quotidienne. Tellement présent dans la populace qu'il n'y a pas besoin d'escabeau sur lequel monter pour le voir à l'œuvre dans ses ébats à travers toutes les classes sociales confondues.

D'ailleurs, c'est ce qu'il me confirmait lors de son retour en Irlande où il vécut deux ans. L'alcool y est si présent, si ordinaire, si normal, comme une valeur sociale occidentale. Ce n'est pas l'alcool qui a changé mais l'ablation de la conscience humaine qui ne peut et ne veut plus voir un problème social énorme et dévorant. Invasion taboue entre le rapport et la perte, nos sociétés ont préféré être gardes de l'alcool dans un dépôt sacré. Boire est un droit, un bien inaliénable et immuable dans le principe et tant pis pour

les foyers qui se changeront en pétaudière. Et où règne le mauvais droit rayonne la déchéance. Dans toutes les misères sociales, une forme de dépendance est représentée, faufilée sous le manteau de l'homme, dissimulée dans l'appareillage des droits. Cela se fait naturellement, de façon presque inaperçue, dans les litières du désordre social. Jacinto, vois-tu, la meilleure chose qui pourrait arriver sur Terre, c'est qu'un beau matin tous les citoyens du monde se lèvent avec une prise de décision commune et ferme: Refuser de cirer les souliers de la bête économique, d'engraisser des caisses-maladies, de cotiser à des caisses de retraite, ne serait-ce qu'un seul jour, une seule nuit, sans dépendance. Vingt-quatre heures qui changeraient tout, poésie et musique seraient au goût du Ciel. Les conjoncturistes ne pourraient plus rien détecter, la bourse se transformerait en poubelle soudaine. Chaque citoyen célébrerait une aube nouvelle tout en brûlant sa fiche de paye mensuelle. Mon vœu le plus cher.

Quel feu de joie dans l'obéissance et la liberté avec le salaire de la peur comme combustible.

— Ah! Dukass, quelle prise de supraconscience, je m'imagine déjà les flammes aux quatre coins de la terre ... Grandiose... Ce serait un temps nouveau où même les intellectuels pourraient enfin apprendre à penser de manière vivante. La fatalité ne se traduirait plus en des termes modernes de codépendances favorisées, indiquées et suggérées. Les tares du système comme l'économie avide en prendrait un bon coup sur l'échine. Une alchimie sociale sous une nuée d'orage. D'ailleurs, c'est à elle qu'il faudrait s'attaquer avant tout, jusque dans ses racines, au lieu d'adresser des

requêtes à des dieux par la prière. Une économie fraternelle, sans domination sur autrui, peuples, civilisations. Cela ressemblerait beaucoup à l'enfantement d'un homme nouveau revêtu de son héritage céleste.

— Tu le dis si bien, Jacinto! Ce serait le Temps Vivaldi où chaque homme pénètre une partie de lui-même qui lui était encore inconnue. Un royaume sans frontière où les hommes dépendent les uns des autres pour grandir. Et sacré nom de Dieu! Ce sera bien avec un tire-bouchon qu'on débouchera la connerie des technocrates et des politiciens.

— Le Temps Vivaldi, Dukass, dis-tu? Je n'en avais jamais entendu parler, mais ça n'a pas l'air de plaire à notre monde moderne ni à sa science qui sont tous deux à la colle d'un plan matérialiste. Ni aux croyances aveugles porteuses de chaos et de fatalité. D'où vient ce terme, le Temps Vivaldi Dukass?

— C'est une imagination de ma nature humaine centrée sur les aptitudes des hommes débarrassés de toutes les références du passé. Une imagination qui a besoin d'hommes prêts à suivre le soleil lorsque celui-ci plonge au-dessous des océans et remonte au-dessus des mers. D'hommes prêts à brûler la déchiqueture du calendrier annuel, ce fracasseur d'étoiles qui fait glisser des illusions sur la banquise quotidienne. Des fêtes étalées durant l'année avec des produits commerciaux aux violents contrastes. Quand elles sortent de leur étui, j'y vois l'hypocrisie de la société, l'accablement de la fatalité, le décadentisme, l'ignorance désenchaînée. Les fêtes et leurs collections d'individus qui se couvrent dans le manteau du peuple. Un calendrier progressant, muet, plutôt un

déconophone en marche continue, si répétitif parmi le crissement moqueur des vacances. A son dernier jour comptable, il se complaît encore à réunir le grand «cercle des endormis.» La Saint-Sylvestre, empressée d'étirer sa nuit fortunée avec des hommes marionnettes ondulant aux mêmes vents. Et, aux douze coups de l'horloge qui sonne le minuit de leur monde, plantés côte à côte, les ahuris rangés dans leur boîte à harengs braillent involontairement par milliards: « Bonne année » « bonne année », comme des décérébrés, sans ne rien savoir de ce qu'elle sera. Les perroquets sont sortis de leurs cages. Pouah! Le lendemain, ils se réveillent étourdis, abasourdis, stupéfiés, comme si un miracle venait de s'accomplir. Jacinto, ce n'est pas le calendrier qui m'effraie, mais la pente qu'il fait dévaler aux hommes. A en être pris de vertige. A Noël ils se gavent comme des porcs, à Carême ils se privent comme des héros, à Carnaval, ils deviennent hystériques et indomptables. A Pâques, ils commémorent la résurrection du fils de Dieu en personne! Il leur reste encore les jours fériés pour essayer de comprendre combien ils sont ficelés dans un rythme irréel d'idolâtrie. Une mesure qui les tient par les oreilles et le bout du nez, à coup de factures mensuelles. Puis les croyances! Beurk! Résultat de l'effroi qu'a inspiré l'inconnu, des mœurs et des coutumes douteux. A croire que l'homme s'est instillé dans son cerveau de la bêtise fondue par les narines et qu'il est satisfait d'être aliéné. Mais subir et souffrir, c'est le plus triste état d'un cœur mortel. Ou alors, il a la froussette d'évoluer dans ses états de conscience. En ce cas, dormir dans un cercle est préférable à sa tête d'eau. Dormir avec de beaux... ronrons... ronrons..., jusqu'à

sa dernière Saint-Sylvestre, jusqu'aux derniers braillements qu'ordonne le calendrier et son pédantisme effarant. Mais tout cela est soi-disant normal; il est esclave en semi-liberté, heureux avec tous ses attrape-nigauds et ses statues déboulochées qui représentent des dieux pour tous les trimestres. Si courant, avec une impeccable amoralité qui s'est écartée des lois naturelles, que nous n'y prêtons même plus attention. La perversion sexuelle s'affiche dans tous les journaux publics. Quoi de plus normal que d'être tirillé par une économie sciemment détournée par des hommes qui dorment moins que d'autres? Que de se mêler à cette folie générale qui exclut toute capacité de jugement? La hideuse folie vend de l'évasion plutôt que de la réflexion sociale pour détendre les tensions nerveuses. En outre, pour celui qui ne peut se la payer, c'est la misère qui l'assaille et il tombe comme une masse. Il ne peut plus tirer à lui autant que les autres. Le salaire revient comme un manteau de laideur, envelopper les détenus de la vie. Tout le monde ne peut pas être une vigie dans la tempête, les prunelles de la conscience bien ouvertes, puisque l'égalité sur Terre est un grand bobard. Le jeu de l'intégration humaine avec ses chassés-croisés du profit mutuel est fondé sur la répulsion, l'attraction, d'où résultent de misandres phénomènes. Alors les hommes s'entichent selon les lois de l'inertie pour faire carrière dans un ordre matériel des choses. Pour finir dans une maison de retraite comme l'amorce d'un avantage social à plus longue échéance! D'habitat en cage à lapins dans les villes, pour avoir les cheveux blancs, dans un zoo humain, en attendant la boîte à poudre d'ossements, couleur feuille morte. La raison ne peut se heurter qu'à une énigme

ici-bas, la sienne, notre propre cachot de poussières. Or, c'est bien d'être passé par là qui me permet d'en parler avec autant de conviction. Mais comme tu le disais auparavant, le miracle: ce serait qu'un matin chaque homme arrête son activité de travailleur pour méditer durant un jour et une nuit sur les forces naturelles de la connerie qui l'assiègent. Que plus personne ne touche à aucune télévision, aucun téléphone, aucune radio, aucun journal! Ceci donnerait la chair de poule à la communion du pouvoir et l'aventure de vivre ne serait plus une petite aventure de l'esprit. Ne serait-ce que vingt-quatre heures, la supériorité des classes dirigeantes serait tributaire d'une quête unique: un règne humain dévoué à son plus grand mystère, qu'est-ce que l'homme? Son adhésion à la matrice créatrice, plutôt que d'être complice de sociétés qui font croire que nous pouvons fabriquer de l'or avec de la merde.

— Combien je te rejoins et me reconnais dans ton miroir, Dukass. Au timbre de ta voix, je sens dans ton gosier celle d'un nouveau peuple. A quoi bon vivre dans un ordre social qui ressemble à une grotte humaine pour se rendre compte que ce qu'il y a de plus haut est au-dessus de nous? Absurde. L'homme n'a pas fait le monde mais par contre, combien il est appelé à changer l'organisation de la vie sociale, économie, juridique, mal établie ici-bas! Déjà en arrêtant d'imiter la faune où les créatures se dévorent entre elles pour s'inscrire dans leur cycle d'existence. Sortir de cet âge d'imitation serait déjà un grand pas. A croire que l'homme est resté un enfant qui refuse de grandir, qu'il ne peut plus percevoir les distinctions subtiles que demande l'évolution.

En un instant, le bouleversement social serait inévitable, uniquement parce que l'homme se serait souvenu et rapproché de son projet de vie. Toutes les relations humaines seraient modifiées, le salaire de la peur ne projetterait plus le travailleur dans sa bulle égoïste, basement matérialiste, cloisonné dans des besoins qu'on lui a ordonnés d'avoir.

L'homme s'intéresserait à l'homme par évidence, sans évoquer une quelconque explication religieuse, occulte ou métaphysique. Même les cons pourraient apprendre à penser.

Les cotisations à l'assurance-maladie et à la caisse retraite ne fracasseraient plus les âges de la vie. Le transfuge serait aboli, les faux-facturiés reconvertis. Une pensée dans la nouvelle graine tombée à terre s'éveillerait en paroles :

«Je suis actrice dans l'enchevêtrement de l'existence et de «l'être», ne sacrifiant rien d'autre que l'amour porté à demeure dans l'esprit. Mes boutons entreprennent leurs percées, et voici mes fleurs épanouies au Temps Vivaldi considérant le Tout du point de vue de la conscience. Que restera-t-il après mon fanage ? Ton lucide regard posé sur moi, mes graines habitées, dispersées aux quatre vents, toujours vivantes.»

C'est une pensée humaine, à travers sa correspondance, en bataille contre la logique glacée de l'ordre social qui couvre le réel d'inexistant et de la mauvaise magie d'homme. Chaque demeure a son odeur, mais celle de l'ordre social sent la ficelle sèche, pendue autour des cous, au pelage fauve des humains. L'homme serait-il une espèce menacée par sa grandeur ? L'homme, impassible devant la servitude qui avilit les peuples, révolté face à la mêlée

sociale mécanisée et sa mise à feu. Spectateur abasourdi devant les guerres et leurs cortèges de conséquences. Ebahi devant l'éclair nucléaire et la bombe hydrogène, mari des nouvelles maladies mortelles. Lucide que le Dieu salvateur est un substitut de la conscience. Pendant ce temps, les grandes puissances jouent aux échecs avec le reste de la planète, traînant sur l'échiquier ciré des cadavres qui font chaque jour la Une des informations du profit. Ce qui est tout à fait ignoble. Mais ce qui l'est encore plus, c'est que ça continue, soutenu par des exaltations patriotiques ou politiques, par des silences, des témoignages aveugles. Quel fatalisme des fils d'Adam! Avec le Temps Vivaldi, Dukass, sur Terre nous lirons notre destin, nous comprendrons son but et le réaliserons avec des frères de tous horizons. Au sacrifice de nos vies dans ce combat redoutable, avec comme seule arme notre conscience, celle qui unit les hommes. Il ne sera plus possible de vivre avec des pfut! Des bof! Il y aura des vents favorables dans l'épouvantable fournaise terrestre.

— Ciel! Jacinto, tes réparties m'éjouissent, je les embrasse, ton courage vaut plus que tous les cercles ésotériques londoniens et parisiens. Spontanément tu me rappelles Hamlet qui disait: «Il y a plus de choses dans le Ciel et sur la Terre que n'en imaginent nos philosophes.» Je reconnais à travers toi l'étendue de la liberté humaine et j'ai espoir sur la place qui lui reste dans cette machine sociale. La Terre a plus que jamais besoin de poètes, d'artistes, de musiciens, d'auteurs audacieux, des Jacintos, actifs par des créations directes. J'espère Jacinto, qu'après avoir rassemblé tous nos outils,

nous nous retrouverons sur Terre. Nous ferons bloc contre cette individualité humaine qui se replie sur elle-même, dans des uniformes de collections systématiques.

— Avec véracité, Dukass, je serai à tes côtés, fidèle à l'intégrité cosmique de notre trajectoire commune. Il n'y a qu'un moyen de rendre hommage à la vie, c'est de la vivre pleinement, sans les conseils des Dieux et de la Providence. Ce sera le style du Temps Vivaldi, une conjonction de la conscience humaine et de sa révolte, qui ne se conjuguera qu'avec le verbe être, à un seul temps: la révolte maintenant.

— Je te laisse Jacinto, et te donne rendez-vous ici-bas. Je décampe vers ma Chapelle, dans cet espace-temps où les heures ne s'égrènent plus. Rendez-vous dans les zones les plus défavorisées de la Terre, au milieu d'une gueusaille, seul avec notre apparition. J'attends de tes promptes nouvelles et sache fendre ce cercle des endormis avec hardiesse pour te frayer un passage dans le grouillement sordide de l'éducation.

— Parole d'âme, je serai présent, Dukass, avec diligence, embarqué sous les voiles du Temps Vivaldi, réel, pour naviguer les océans les plus déchaînés sans aucun grimace. Je me jetterai à corps perdu, étourdimement, sur ce nouveau continent.

En ces termes guerriers, ils se séparèrent provisoirement...





## *Le Trou Noir*



ukass continuait sa route vers son noyau intact, tel un félin en alerte engagé dans cet espace galactique qui semblait ne rien menacer. Il était à la recherche de son secret et de son propre mystère, sûrement le plus aveuglant à ses yeux.

Outre les nébuleuses diffuses qui continuaient à jouer leur rôle dans le cosmos, des nouveaux astres se forment en son sein, dans ses coquilles de gaz expulsées par les étoiles...

— Oh oh oh! Voilà-ti pas que soudain, je pense à ces astrologues qui répètent intarissablement les mêmes conneries, insondablement idiots, étranges gnafrons, frelampiers. Sortez l'une ou l'autre de vos jean-foutreries, votre baguette sidérale et vos jongleries de charlatan, prenez des notes et surfez sur les lumières de votre ordinateur. Vous allez sûrement nous produire vos plus beaux miracles, prévoir des heureusetés, jouailler des promesses perfides et insidieuses, des âneries hilarantes à la puanteur hircine, tas de jean-fesses! Et tous ces sots qui n'ont rien à envier à leur beauté, ce fast-food de dates fatidiques et de prédictions funambulesques,

du morne et du fastidieux. Des faiseurs d'almanachs et d'horoscopes qui, à force de faire les fanfarons, les farauds et les fantoccini, ignorent leur part de malheur. Malgré le fait des ans, ils sont restés maîtres dans l'art de leur propre tromperie. L'un des plus misérables hochets de l'homme. Un type de farfelus qui aiment à farfouiller dans la forfanterie, à suivre la fashion, à tirer profit de l'inconnaissance de l'avenir, l'insignifiance dans sa toute splendeur. Caractéristique pour astrologue: signe, constellation des fardoches, ascendant la loupe. Y'a plus qu'à attendre le soleil. Hé oui! Ils subissent la fatalité, puis l'accusent, enfin en sont victimes. Amen... ceci me démangeait les neurones.»

Dukass se trouvait dans une des nébuleuses les plus spectaculaires, la Nébuleuse du Lagon dans le Sagittaire. C'est ici-même qu'il cherchait sa Chapelle parmi une multitude d'étoiles chaudes bleutées.

Sur un nuage de poussières réfléchissant, il parlait ouvertement à ce monde qui venait au-devant de lui.

— Il n'y a de vie qu'en direction de cet univers qui vient de partout et de nulle part. Ciel! Le système solaire ressemble à un inconnu avec des yeux toujours nouveaux. Quand je pense à Copernic, Galilée, Tycho Brahé, Kepler et Newton! Pauvres vieux! Ils ont dû lutter amèrement pour s'affirmer contre les préjugés religieux et le dogmatisme scientifique qui étaient souverains. Un véritable nid de vipères prêtes à mordre quiconque amènerait de la conscience. Le cercle des endormis dormait si bien qu'il aurait été imprudent de le réveiller. Tous leurs dieux préfabriqués sous-entendaient leur pouvoir et bien trop de monde était

impliqué. D'autant plus que la marche en avant n'existait pas à cette époque, ils auraient été saisis d'effroi de regarder en arrière. Du sur place, cela arrange tout le monde, on s'accroche au destin... Il suffit de penser au procès de Galilée: dis-le pour voir que la terre est ronde! Juste pour voir, il a eu chaud aux miches. Qu'est-ce que j'aurais fait si j'avais été à sa place? Sûrement la même chose que vous, cher lecteur! Sa volonté n'était pas de mourir. Quand on risque une condamnation pour hérésie par les autorités religieuses, il vaut mieux attendre d'être mort pour que soit imprimé l'ensemble de son travail. Mais nom de Dieu! Moi, l'impie qui rapporte des propos tragiques en les édulcorant, en ce temps-là ils m'auraient brûlé au moins soixante-dix-sept fois sept fois, ces fracasseurs de conscience, pour être sûrs que je ne sois plus présent, damné en enfer. Ils ne savaient pas compter au-delà de ce chiffre, par contre ils parlaient très bien, dissuasifs. Ah l'Eglise! Elle aurait pu reculer l'horizon, qu'elle se serait empressée de le faire. La promesse était faite, il fallait traverser l'histoire coûte que coûte. Et ceci a coûté effectivement très cher en vies humaines, à travers d'ignobles manipulations banalisées. Mais où peut bien être ma Chapelle, cet édicule? Aucun cicérone ne circule dans la nuit, un fanal à la main pour me guider. Si Ptolémée était présent, il aurait su m'aider, mais je suis seul avec mes phrases dans un univers en expansion, une réalité qui vient à son heure pour entrer en communication rythmée. Seul pour signaler ma présence, ma grâce irradiante, pour éclairer la face cachée de mon propre monde. Seul avec le ferouer dans cet univers festivaesque. Que je me sens petit, si petit que le monde devient plus grand.

Seul pour m'acquitter d'une mission vibratoire unique. Certains détours ont compliqué ma mission utilement pour l'adapter à sa complexité terrestre, et moi, j'ai failli l'exclure de mon vivant. Heureuse sois-tu, mort, de me l'avoir rappelée, car je n'ai pas la mémoire si vive, à penser qu'elle était en porte-à-faux entre mes prétentions et ma liberté. L'impossibilité de renoncer portera mon regard au plus loin, assuré que l'essentiel humain ne se trouve pas que dans la partie visible. Seul sous la fêrule de ma conscience, de son fieri. Seul dans ma corolle et mes racines où fleurit la fine fleur de mon individualité. Seul dans cet univers incréé avec cette substantielle sensation de voir à travers soi-même. Seul avec une inspiration fatrasique. Seul pour penser que j'ai été pensé comme une fumée délaïsse un feu qui se meurt. Seul avec mes silences. Seul avec mon bâtisseur suprême qui court dans le Ciel des pierres de taille. Seul avec mon enfant d'argile. Seul avec une promesse envers soi-même adoptée par le mystère du vivant qu'il me convient d'appeler un mystère de chair, d'esprit et de sang. Car à Dieu rien n'est possible, notamment celui d'exister. Dans tous les systèmes qui englobent Dieu pour couvrir les échecs sociaux humains, quelqu'un est de trop. Et c'est à Dieu de partir! Toutes les originalités de la foi sont révolues. A force de créer des dieux, l'homme va finir par se prendre pour l'un d'eux et l'on peut imaginer le triste résultat.

— Eh bien! dit un esprit qui avait écouté attentivement les propos de Dukass. Cet amour que vous avez pour la vie me descend de la tête aux pieds, mais sachez aussi cela: les croyances humaines sont comme des haricots, elles s'écosent facilement.

— Mais qui êtes-vous? s'étonna Dukass qui riait de sa remarque.

— Je suis une forme d'esprit qui consiste à présenter la réalité de manière à en dégager les aspects plaisants et insolites, parfois absurdes, avec une attitude empreinte de détachement et souvent de formalisme. Sir Humour pour vous servir! Par ailleurs, votre Chapelle se trouve juste ici.

Ainsi, il disparut de toute perception.

Pantois, Dukass se dirigea naïvement vers l'imagerie qu'illustrait l'humour, doutant encore de sa présence. Il se retrouva sur le Grand Nuage de Magellan où un disque de gaz chaud en rotation autour d'un corps invisible attira son attention. Pris de frissons, de froid, de peur, brr, han, gla gla, il se rapprocha de ce lieu intrigant. Une déformation en courbe dans l'espace-temps en forme de X, produit par la présence d'un trou noir. Une sorte de puits sans fond dans lequel toute chose est vouée à disparaître à jamais. A la suite de son passage proche de ce grand cannibale, il fut absorbé par ce point de non-retour, au-delà duquel il fut englouti, zlip. Il criait dans la distorsion de l'espace, dans ce couloir tombant, ce couloir du temps, s'écroulant dans la clef des songes: HAAAAaaaaaaaaaaaaa, HAAAAaaaaaaaaaaaaaaa, pour s'écrouler directos dans son lit, où il dormait profondément. Chanterelle, levée depuis un bon moment accourut, apeurée par ses cris.

— Que t'arrive-t-il, Dukass? Comment te sens-tu? Tu as fait un cauchemar!

— Seigneur! Je suis vivant en chair et en os, tout comme ce printemps reverdit la campagne, tout comme je vois tes yeux de braise!

— Comme de bien entendu! s'étonna-t-elle. Dukass, je te rappelle que tu dois donner trois conférences au Palais des Congrès aujourd'hui:

la première sur: la métamorphose et le renouveau.

La seconde sur: Le rêve et son interprétation.

La troisième sur: Christ parmi nous.

— Impossible Chanterelle, annule tout, tout!

— Pardon! Je te prie!

— Oui, tu as très bien compris, assieds-toi près de moi, je vais t'expliquer. Voilà, en fait, je n'ai pas fait de cauchemar, une suite de phénomènes psychiques s'est produite pendant mon sommeil et me bouleverse. Mille souvenirs me reviennent si étrangement unis à ce rêve, cycle d'or et trait de plume.

Voilà: je me rendais chez Rosmon à la sortie d'une de mes conférences lorsque, tout à coup, je me suis retrouvé dans l'aquarium de la nuit, et c'est alors que...



## SOMMAIRE

Préface.....	11
le Sablier du Temps.....	17
L'Huissier .....	33
Le Prêtre .....	41
Le Psychiatre et le Fou Errant.....	49
Le Militaire.....	55
Capella .....	61
Sheliac l'Etoile Attentive.....	67
Sulimane le Don Juan.....	87
Jacinto l'Artiste .....	113
Le Trou Noir.....	129



## INFORMATION POUR LE LECTEUR

*Celles et ceux qui voudraient s'exprimer sur cet ouvrage peuvent le faire librement à l'adresse ci-dessous. Une personne prendra le temps nécessaire de vous lire et de vous répondre, dans la mesure de ses possibilités.*

Les Editions de l'Escarboucle à Yverdon,  
case postale 894, BP 1401 Yverdon-Les-Bains  
SUISSE  
[www.escarboucle.ch](http://www.escarboucle.ch)

